

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

Société d'histoire locale



EN COUVERTURE

Mairie et Eglise de Sceaux (milieu XIX^e siècle.)

Lithographie – J. Arnoud, d'après Chapuy
De gauche à droite : entrée du jardin de la Ménagerie,
ancienne Mairie, bâtiment de la gare, corps de garde,
église avant la reconstruction de la flèche.

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

NOUVELLE SÉRIE N° 20

2004

SOMMAIRE

TRAVAUX ET RECHERCHES

Aux origines de Sceaux Anne Marie Vallot 1

Sur les pas de la Duchesse du Maine et... d'Alexandre Dumas

Conférence faite aux Amis de Sceaux

Renée Lemaître 16

Le Château de Monte-Cristo, visite commentée

Micheline Henry 28

A PROPOS DE ...

*Célébration des 250 ans de la disparition de la Duchesse du Maine
exposition – colloque - concerts*

Marianne de Meyenbourg 33

VISITE

La Manufacture des Gobelins

Micheline Henry 50

EPHEMERIDES

57

VIE DE L'ASSOCIATION

Rapport moral 2002-2003 Thérèse Pila 59

In Memoriam 64

LES AMIS DE SCEAUX

Société d'histoire locale fondée en 1924

La société des Amis de Sceaux a pour objet de rechercher, de recueillir, d'inventorier tous documents, témoignages, souvenirs concernant la ville de Sceaux et sa région et de les mettre à la disposition du public. Elle a son siège à la Bibliothèque municipale, 7, rue Honoré de Balzac, 92330 Sceaux

Présidente : Thérèse Pila
Vice-présidentes : Micheline Henry et Jacqueline Combarnous
Secrétaire générale : Françoise Petit
Trésorière : Fabienne Corbière

Membres d'honneur : Renée Lemaître, Erwin Guldner

Membre de droit : Jean-Philippe Allardi

Membres du Conseil d'Administration : élus le 31 mars 2001 :

Claire Balland, Jeannette Beaugrand, Maud Espérou, Bernard Festal, Françoise Flot, Gabrielle Garapon, Jean-Luc Gourdin, Martine Grigaut, René Legrand, Renée Lemaître, Madeleine Loubaton, Marianne de Meyenbourg, Germaine Pellegrin, Catherine Rhein, Monique Saunois, Anne-Marie Vallot.

Cotisation :

Membre bienfaiteur à partir de 35 €	Par couple 25 €	Individuelle 20 €
--	--------------------	----------------------

Une permanence de l'association est ouverte tous les samedis de 14h à 17h dans la salle du Fonds local de la bibliothèque municipale, excepté pendant les vacances scolaires.

Bulletin des Amis de Sceaux

Revue annuelle paraissant au printemps

ISSN 0758 - 8151

Direction de publication : Thérèse Pila

Comité de rédaction : Jacqueline Combarnous, Maud Espérou,
Micheline Henry, Françoise Petit

Composition et mise en page : France Genty

Impression : Reproduction Service - Meudon

Prix au numéro : 10 €

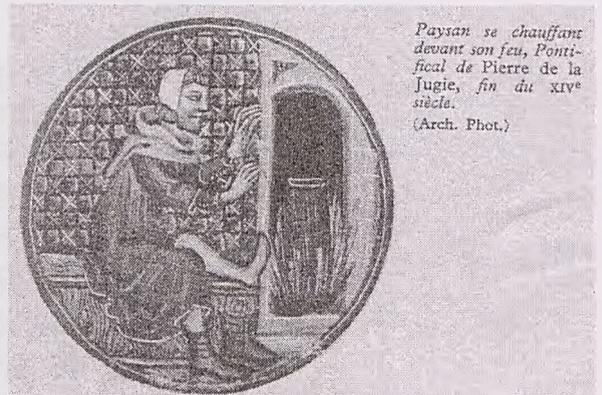
Le bulletin est servi gracieusement à tous les adhérents.

AUX ORIGINES DE SCEAUX

La petite bourgade de Sceaux ne se distingue clairement des villages voisins qu'au milieu du XVII^e siècle. En 1670, Colbert acheta au duc de Gesvres la terre de Sceaux pour y faire construire, à l'instar des princes et hauts dignitaires de la Cour, un « château à la campagne » proche de Versailles et dont Le Nôtre dessina les jardins. Son fils, le marquis de Seignelay acheva son œuvre. En 1699, le duc du Maine, fils légitimé de Louis XIV et surtout son épouse, la pétillante duchesse, animèrent à Sceaux une cour brillante où rivalisèrent les beaux esprits du temps. Le village fut évidemment profondément transformé et entra ainsi dans la « grande histoire ».

Avant de décrire la période brillante qui allait s'ouvrir, Advielle, « l'historien de Sceaux », se laisse aller à quelques réflexions mélancoliques : « Du passé, on ne sait absolument rien que quelques feuillets. Quelle était la population ? Qu'y faisait-on ? Comment se passaient les jours ?... L'oubli profond a tout dévoré ! ». Je voudrais vous inviter cependant à mieux explorer ce passé lointain à la lumière des recherches des historiens médiévistes contemporains qui le rendent un peu moins obscur et à découvrir quelques Scéens d'autrefois. Nous les accompagnerons jusqu'au début du XVII^e siècle.

A la fin du XI^e siècle, Sceaux est un écart du village de Châtenay, plus ancien et plus important. Il dépendait de la puissante abbaye de Saint-Germain, fondée au VI^e siècle, qui dut céder au IX^e siècle une partie de ses terres au chapitre de Notre-Dame de Paris. Le hameau restera longtemps très modeste : quelques maisons, des cabanes de vigneronnes les « cellae », quelques étables, et des « courtils ». - Ce sont ces « cellae » qui donneront son nom au village : *Ceaux*. C'est l'orthographe la plus fréquente au Moyen Age,



*Paysan se chauffant devant son feu, Pontifical de Pierre de la Jugie, fin du XIV^e siècle.
(Arch. Phot.)*

elle variera ensuite, au gré des secrétaires et des greffiers pour enfin devenir Sceaux que nous connaissons.

Il est fait mémoire aussi d'une chapelle en bois sans fonts baptismaux ni desservant. Pour se rendre à l'église de Châtenay pour la messe dominicale ou aux grandes fêtes religieuses, il fallait faire environ deux kilomètres, à travers bois par tous les temps, au risque parfois de rencontrer des brigands et des loups. (on parle encore de la Vallée-aux-Loups et, au Plessis, de la rue du Loup pendu). Les habitants demandèrent donc au chapitre de Notre-Dame, « seigneur principal » de leurs terres, la création d'une paroisse. L'acte de fondation lui-même a disparu mais, en 1203, Eudes de Sully indique clairement, dans une charte juridique, l'existence d'une paroisse à Ceaux : le village est mentionné pour la première fois dans un texte officiel. C'est une « paroisse nouvelle » au sens où nous parlons aujourd'hui de « ville nouvelle », issue de paroisses beaucoup plus anciennes comme Châtenay ou Bagneux.

La naissance d'une nouvelle paroisse est un événement important pour les villageois. Elle va structurer la communauté sur le plan religieux, économique et social. Ses limites sont bien définies, ce qui est nouveau. C'est une circonscription commode pour le seigneur qui veut fixer les redevances, comme pour le roi quand il percevra l'impôt. La paroisse vivra jusqu'à la Révolution qui la remplacera au plan administratif par la commune.

LA COMMUNAUTE CHRETIENNE :

La vie paroissiale s'incarne dans le bâtiment le plus beau et le plus solide du village (il n'y a pas eu à Sceaux de château fort), c'est l'église. Monsieur Hartmann, minutieux historien de l'église de Sceaux, estime qu'au Moyen Age, elle occupait sensiblement le même emplacement qu'aujourd'hui avec les mêmes « dimensions plus courte seulement d'une travée à l'ouest, et flanquée au nord d'un clocher hors-œuvre » (la flèche étant beaucoup plus récente). Il est bien difficile actuellement de retrouver des traces de l'église du XIII^e siècle, tant furent nombreux les incendies, les pillages de la guerre de Cent Ans ou des guerres civiles qui ravagèrent la région. Les reconstructions et embellissements des époques suivantes achevèrent de la transformer. Contentons-nous d'imaginer l'importance pour notre village du chantier qui bouleversa sa vie : transport des blocs de pierres calcaires des carrières de Bagneux ou de Gentilly, artisans bien outillés pour tailler et lever ces blocs,

maîtres d'œuvre envoyés par le Chapitre pour contrôler les travaux et la main-d'œuvre locale et ceci pendant plusieurs années. L'église fut achevée en 1214.

Le saint patron de la nouvelle église, c'est Saint Jean-Baptiste, bien que resta longtemps tenace une dévotion à Saint-Mamés. Les croisés avaient popularisé l'histoire édifiante de ce jeune martyr de Cappadoce qu'on invoquait volontiers quand on souffrait de maux de ventre. Le duc du Maine, au XVIII^e siècle, partageait cette dévotion et obtint de l'évêque de Langres quelques reliques pour la chapelle du château. La chapelle sud de l'église actuelle porte encore le nom de Saint-Mamés ; au-dessus de l'autel un reliquaire contient quelques ossements et un tableau figure le jeune martyr.

A proximité de l'église : le cimetière, comme dans tous les villages. Les paroissiens associent les vivants et les morts, mêlant ainsi profane et sacré : on peut signer un contrat de vente dans l'église, annoncer des nouvelles ou tenir un petit marché dans le cimetière. Au Moyen Age, seuls les curés et les vicaires sont enterrés dans l'église, plus tardivement les nobles et les notables. Les premiers seigneurs de Sceaux, Baillet et Potier de Gesvres reposent dans leurs riches tombeaux parisiens dans l'église Saint-Merri, aux Célestins ou aux Innocents, deux églises aujourd'hui disparues. Le cimetière ancien de Sceaux entourait donc l'église, Colbert le déplaça entre la rue des Écoles et la rue des Imbergères. Dans le même temps, pour agrandir sensiblement le parc du château, il racheta une bonne partie des fermes de Sceaux-le-Petit, en particulier le long de ce qui est aujourd'hui l'avenue Franklin Roosevelt. Le parc jouxta dès lors l'église ; une partie de la population se transporta sur les terrains presque vacants correspondant à la rue des Imbergères et à la rue Houdan (sans doute Sceaux le Grand ?) ce qui explique aujourd'hui que l'église apparaît excentrée. Le cimetière actuel se met en place à partir de 1807 seulement.

La paroisse est prise en charge par « un vicaire rural ». On dira « le curé » à partir du XIV^e siècle. C'est en effet le Chapitre de Notre-Dame qui est « le curé primitif ». Le candidat choisi a sans doute reçu une formation sommaire à l'école cathédrale, il a des rudiments de latin, des connaissances indispensables pour enseigner les fidèles et administrer les sacrements, en particulier le Baptême et la Communion. Il doit observer certaines règles de conduite en accord avec sa fonction. Il doit aussi savoir chanter pour associer son auditoire à la liturgie. Le choix de la sage-femme qui ondoie les nouveaux-nés fragiles lui revient également. En 1466, elle s'appelle,

à Sceaux, Philipota de Bourgneuf ; elle transmettra sa charge à Denisetta sa fille.

Les ressources du Curé sont la « portion congrue » de la dîme, la redevance prélevée par l'église sur les récoltes depuis Charlemagne. C'est un revenu fixe et souvent insuffisant. Le casuel provenant des honoraires de messes et des offrandes des fidèles à l'occasion d'un mariage, de visites aux malades et surtout des sépultures, est un complément appréciable. Les plus riches laissent toujours une offrande par testament ; les familles modestes une obole moins conséquente, mais quasi obligatoire : il s'agit de s'assurer le Paradis. Les fidèles se chargent de fournir les très nombreux cierges, plus rarement l'achat d'un calice ou d'un gros livre de prières. Ajoutons les offrandes en nature le dimanche, à Noël et à Pâques. La situation du vicaire perpétuel de Sceaux devait être assez satisfaisante puisque certains d'entre eux purent être assistés d'un vicaire et pratiquer, au XV^e siècle, un certain absentéisme. Nous possédons la liste des curés de Sceaux depuis 1339. Elle est imprécise pour la période étudiée ici et surtout incomplète. Rien par exemple de 1435 à 1477. En période troublée, les registres paroissiaux ne sont pas tenus. Beaucoup, avec le temps, ont disparu.

La paroisse est régulièrement inspectée. C'est un événement pour le village quand l'Archidiacre de Jouy-en-Josas arrive en grande pompe avec « deux prêtres juges » et deux domestiques... qu'il faudra nourrir à midi. Mais c'est plutôt au curé de Bagneux, Jean Mouchard, que l'Archidiacre délègue son pouvoir pour notre paroisse. Son secrétaire Louis Penyot prend des notes qui nous sont parvenues : en dix ans de 1458 à 1469, il y eut cinq inspections : en présence du curé en 1462 mais en son absence en 1464 et 1466 ; cette année là il est représenté par un vicaire, Antoine Sauvignac. Les marguilliers, c'est-à-dire les notables élus, qui assistent le curé pour la gestion de la paroisse, sont présents. A Sceaux tout va bien. Le village, en 1464, compte 40 paroissiens (on ne prend en compte que les adultes), en 1466, 50 feux. La paroisse possède deux calices d'argent : un blanc et un autre doré. Il est urgent de remettre un couvercle aux fonts baptismaux mais les livres sont en bon état, ce qui n'empêchera pas quelques modestes amendes et des admonestations. Ces visites répétées prennent un relief particulier puisqu'elles se situent dans la période de reconstruction qui suit les désastres de la guerre de Cent Ans.

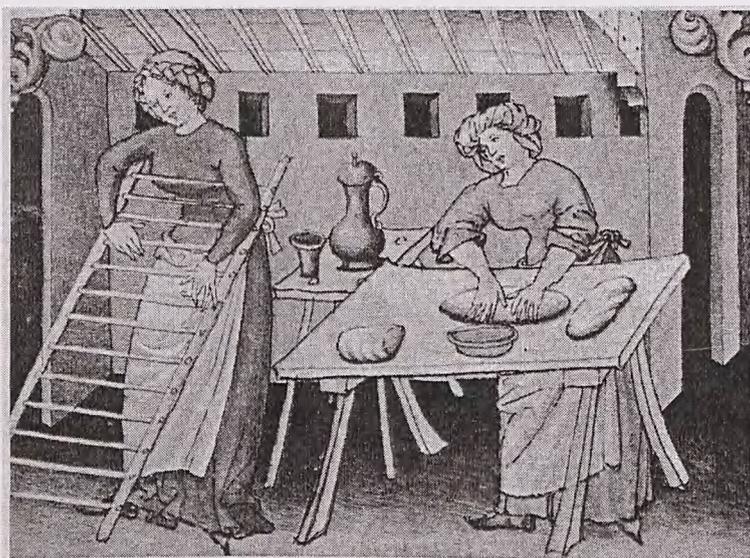
LA COMMUNAUTE ECONOMIQUE

Les paroisses se multiplient autour de Sceaux : Bourg-la-Reine vers 1200, Fontenay vers 1250, Bagneux, Arcueil et Châtenay étant des paroisses plus anciennes. C'est que les hommes sont plus nombreux : depuis la deuxième moitié du XI^e siècle on observe une lente et irrégulière expansion démographique jusqu'à la guerre de Cent Ans. Cette progression est interrompue par les périodes de sécheresse ou d'hiver très rigoureux, ou par les « pestes », les grandes épidémies mal jugulées qui succèdent aux disettes. Tout au long du Moyen Age, l'agriculture reste très peu productive.

Combien y-a-t-il d'habitants à Sceaux à cette époque ? L'évaluation est délicate car le Moyen Age ignore les recensements individuels : on parle en terme de feu (la cellule familiale) sachant qu'elle n'a pas la même valeur selon les régions. 150, 200 habitants peut être au milieu du XIII^e siècle.

Pour élargir le terroir cultivable, les paysans reprennent les essartages de la forêt et des taillis. Ils disposent progressivement d'un outillage agricole plus performant : la charrue à soc de fer, le collier d'attelage qui permet de mieux utiliser la force des animaux, en particulier des chevaux, les faux et les faucilles. Les paysans

les plus aisés - les laboureurs - sont les mieux équipés, mais une certaine solidarité fait profiter tous les villageois de ces lents progrès. A Sceaux, comme dans toutes les terres fertiles du Bassin Parisien, la culture dominante est celles des céréales, « les bleds », toutes panifiables. Le froment fournira le pain blanc, « le pain des



La fabrication du pain

riches ». Il est souvent mélangé pour moitié avec le seigle, c'est le méteil, plus résistant aux aléas climatiques et de meilleure conservation. On cultive aussi l'orge et l'avoine. Il y avait à Sceaux plusieurs moulins : sur la hauteur, des moulins à vent, des moulins à eau au bord du ru de la Fontaine du Moulin, ce petit cours d'eau qui

serpente et délimite les territoires de Sceaux et de Fontenay. Les plus importants sont aux Pleizig aujourd'hui les Blagis où se trouvait un monastère qui a complètement disparu dès le XV^e siècle. Sur le plan de Cicille, un moulin figure près de l'église, à Sceaux le Petit. Il fut détruit au temps de la duchesse du Maine.

Les cultures céréalières ont une double importance. Les bouillies et le pain sont la base de la nourriture quotidienne agrémentée cependant de légumes comme les fèves et les pois, d'œufs, de laitage et, les jours de fête, « de chair » celle du porc essentiellement. Le village dispose de four et de pressoir banal. Mais le 10 juillet 1530, une ménagère eut l'idée de faire le pain sous l'auvent de sa maison et eut l'imprudence d'attiser le foyer en y ajoutant une brassée de bois sec. C'était un jour de grand vent, l'auvent pris feu, l'incendie s'étendit rapidement, détruisant une partie du village dont les maisons de bois étaient couvertes de chaume : il y eut de nombreuses victimes. Cet événement dramatique impressionna vivement les chroniqueurs de l'époque qui en firent plusieurs récits.

Quand l'année était bonne, la récolte dégagait des surplus vendus à Paris tout proche. Ce commerce profite surtout aux chanoines de Notre-Dame et autres seigneurs de Sceaux qui prélevaient des redevances, mais les paysans conservaient leur part. Ils sont d'ailleurs très attentifs aux variations du prix du blé ; il y avait en effet des étés catastrophiques : en 1326 toute notre région fut affectée par un été torride, 3 mois sans pluie, suivis l'année suivante d'un hiver rigoureux - la Seine gela. Le printemps fut très pluvieux. Les processions de Rogations serpentaient à travers les champs pour attirer la bienveillance de Dieu sur le travail et les fruits de la terre.

La vigne est cultivée un peu partout dans le village et surtout sur les coteaux les mieux exposés. C'est un complément de revenus pour les paysans. C'est une culture spéculative. Le vignoble impose un travail soigneux et de la main-d'œuvre (transport des hottes à dos d'hommes,



Les vendanges, *Almanach des Bergers* de P. Le Rouge, 1490 gravure. (Giraudon.)

taille, échalassage...) mais cette culture enrichit. C'est en effet l'étonnante époque des vins d'Ile-de-France, blancs, frais et légers, vin de messe souvent, vins de taverne dans les villages, vins appréciés des grands personnages, à table et comme médicament.

Sceaux n'a pas de crus particulièrement renommés comme Bagneux ou Suresnes, mais les Bouttemote, une famille dont nous suivons la trace à Sceaux jusqu'au XIX^e siècle sont des vigneronns que l'on retrouve marchands à Paris au début du XVI^e siècle. Il y avait encore 54 vigneronns à Sceaux au XVII^e siècle.

Sans témoignage précis, on peut penser qu'apparaissent aussi les paysans vendeurs de légumes, de pommes, de poires, de cerises ; les ancêtres des maraîchers vont proposer à Paris leurs produits frais. Comme à Châtenay et dans les villages voisins, passe le « regrattier » qui sert d'intermédiaire et est en même temps le fournisseur de sel, denrée coûteuse mais indispensable puisqu'il donne du goût aux aliments et permet la conservation. Les épices et le sucre seront longtemps au-dessus des moyens des villageois.

L'élevage a un rôle secondaire dans l'économie du village. Les animaux sont surtout utilisés pour leur force, beaucoup plus rarement pour leur viande.

Au XIV^e siècle, cependant des laboureurs louent des terres, à proximité de la zone marécageuse de la « mer morte » sans doute partiellement asséchée ; ce sont des prés pour le pacage des troupeaux mais ceux-ci utilisent surtout les « communaux » et la forêt voisine fréquentée par les porcs et les chèvres.

Les paysans de Sceaux ne sont pas, pour l'essentiel, propriétaires de leurs terres. Ils sont locataires de leurs seigneurs, qui concèdent un bail « à croix de cens et rentes » moyennant le paiement de redevances en nature ou progressivement en monnaie. Les termes sont fixés dans le contrat : à Pâques, à la Septembrate, la veille de Noël ou à la Saint-Rémi (le 15 janvier).

Le cens correspond à un loyer fixe ; le champart, moins avantageux, à un pourcentage de la récolte ; Il faut ajouter les corvées pour les travaux de la terre seigneuriale ou l'entretien des chemins, les banalités pour l'utilisation des moulins ou des pressoirs. Les prévôts



Les crieurs de vin

du Roi lèvent régulièrement la taille à partir de 1439 et il faut toujours s'acquitter de la dîme très impopulaire : déviée de sa fonction primitive, le secours des pauvres, elle enrichit surtout les seigneurs ecclésiastiques, dont les chanoines de Notre-Dame. Le servage n'exista sans doute jamais à Sceaux, « village nouveau ». Il disparaît d'ailleurs dans la région au milieu du XIII^e siècle. Les serfs rachètent leur liberté moyennant le paiement de lourdes sommes, à Châtenay en 1267, à Bagneux en 1269.

LA SOCIÉTÉ DU VILLAGE

La société du village est communautaire. C'est nécessaire à la vie quotidienne : contraintes de l'assolement pour faire reculer la jachère, usage des communaux qui servent de pâturages, utilisation collective des banalités. Il ne faut pas négliger également le rôle de la communauté chrétienne de la paroisse.

Mais tous les villageois ne sont pas « logés à la même enseigne ». De la foule des « brassiers » qui n'ont que la force de leurs bras ou une modeste araire peu efficace, se dégage progressivement du XIII^e au XV^e siècle une élite paysanne active. Les actes notariés désignent des laboureurs, c'est-à-dire les propriétaires d'une charrue à soc métallique. Nous les voyons rassemblés patiemment des parcelles de terre, certaines en des points précis : des prés aux abords de la « mer morte », à Chailliau (site non identifié), des vignes aux clos Saint Marcel. On retrouve leurs noms parmi les marguilliers de la paroisse. Ce sont des notables plus riches ou plus anciens : Guillaume de Housseau, Denis de Bourgneuf, (le mari de la sage femme), Denis Lefèvre, Guillaume Divry, Olivier Gueffain, et Jean Pietrequin, et aussi, en 1466, Guillaume Boutemotte. Nous avons déjà évoqué cette famille de paysans vigneron, certainement établie à Châtenay et à Sceaux depuis plusieurs générations dont on peut suivre l'ascension sociale. En 1528, Pierre Boutemotte est marchand enrichi sans doute par le commerce du vin. Il est « bourgeois à Paris ». Il jouit d'un statut qui le distingue du « petit peuple » de la campagne. En 1628 un descendant, un autre Pierre fait baptiser sa fille Anne. Le parrain, c'est « l'honorable Pierre Le Grand, conseiller, secrétaire du roi ». En 1638 Geneviève Boute Motte est la marraine de la fille de Jean Boutet, tavernier à Sceaux. L'enfant est mis sous la protection d'un notable qui signe l'acte.

Une rapide étude des patronymes (usités à partir du XI^e siècle) nous permet de faire quelques hypothèses sur l'origine lointaine de certains habitants. Une précieuse source d'informations vient de

l' « obituaire » de 1480 soigneusement étudié par Advielle. Il s'agit d'un registre des messes demandées par les familles les plus aisées en mémoire de leurs parents défunts. Beaucoup de noms évoquent des provenances : origines germaniques pour les Gueffain, flamandes pour les Colette (diminutif de Nicolas) les Pietrequin ou les Picart ; origines surtout normandes : d'Avranches, Divry, nombreux à Sceaux mais aussi à Châtenay. En 1435, Pierre Divry est curé de Sceaux. Souvignac ou Savignac évoque l'appartenance à un domaine gallo-romain, en Charente.

Retenons également quelques jolis prénoms féminins, beaucoup de Jeanne et de Perrette mais aussi Alison, Loyse, et Ysabeau. Pour les garçons c'est Jean, Pierre, Guillaume ou Denis ; pas de Vincent patron des vendangeurs mais une Vincenette ! On ne sait rien des plus modestes si ce n'est Perrette Mauger « enfouie toute vive devant le gibet pour vol et recel »... en 1460. Les petites gens ont disparu « dans la fosse commune du temps ».

Laissons la parole à Advielle : « quelques familles et des plus anciennes du pays s'implantent plus avant dans le sol par une prospérité toujours vivace telles sont celles des Boutemotte, des Brule, des d'Orléans, des Duchesne... D'autres touchent à leur déclin et leurs noms disparaissent ». C'est un propos peut-être un peu pessimiste. Et si quelques scénés avaient été tentés par le Nouveau Monde ? On retrouve des indications précises sur un Pierre Lefebvre né à Sceaux vers 1616, fils de Pierre Lefebvre et Jeanne Cutiloup installé au Canada au début des années 1640. Il a été à la fois défricheur, constructeur, syndic, arpenteur, et arbitre à Trois Rivières. Il se marie en 1646 et il a sept ou huit enfants !



Réception des malades à l'Hôtel-Dieu, la Vie active, XV^e siècle. Archives de l'Assistance publique.(Bulloz.)

Évoquons enfin les malheurs. Notre village a vécu des heures très dures : de la Peste Noire à partir de 1347 qui tua 30 % de la population européenne, à l'interminable guérilla que fut la guerre de

Cent Ans (1337-1453). Français et Anglais se combattent, Armagnacs contre Bourguignons, c'est la guerre civile. Les brigandages des Écorcheurs ravagent la région parisienne. Le sud fut particulièrement touché : champs dévastés, récoltes pillées, villages brûlés. Le 19 septembre 1440, les habitants de Sceaux furent enfermés dans l'église pendant que les brigands saccageaient le village. Les paysans apeurés s'enfuirent vers Paris. La terre resta en friche, « la forêt revint avec les Anglais » ; Jean Baillet signale l'extrême pauvreté de sa seigneurie. Lentement la vie reprit dans la deuxième moitié du XV^e siècle. Les actes notariés témoignent de la remise en valeur de beaucoup de « fraîches » louées à bas prix. La population revient et augmente. Sceaux comptait environ 150 habitants en 1459, 250 en 1470 : Le village ressuscite.

LES SEIGNEURS DE SCEAUX

Les Seigneurs ecclésiastiques sont les vieilles abbayes mérovingiennes richement dotées par les rois propriétaires de terres à Sceaux : abbaye de Sainte-Geneviève, Saint-Germain qui cédera le fief de « l'Enffermerie » à Jean Baillet en 1454, chanoines de Saint-Marcel, propriétaires de vignes dont une rue de Sceaux garde le souvenir. Mais c'est le chapitre de Notre-Dame de Paris qui est le principal seigneur ecclésiastique du village. L'Institution Canoniale date de Charlemagne (IX^e siècle). L'évêque dont l'autorité a été précieuse dans la période troublée des grandes invasions est désormais entouré par un conseil choisi par lui, le Chapitre. Les chanoines sont des prêtres séculiers qui respectent cependant une règle : la vie en commun, la récitation d'offices quotidiens, la communauté des biens ; ils gardent cependant l'usufruit de leurs biens, leur vie durant. A leur mort ceux-ci reviennent au Chapitre. Ils jouent un rôle déterminant dans l'enseignement : écoles, cathédrales, collèges, et sont à l'origine, en 1256, de la fondation de la première université, la Sorbonne. Les Scéens au XIII^e siècle n'ont jamais du avoir affaire directement à un chanoine, impressionnant personnage en robe noire, camail et bonnet carré, mais ils connaissent bien les intendants du Chapitre qui a une maison à Bagneux et à Fontenay et une grange à Sceaux pour abriter les redevances en nature. Les chanoines sont de rudes seigneurs ; ils ont la haute et basse justice sur le pays. Les fourches patibulaires (entendez le gibet) sont visibles des hauts de Châtenay et de la colline de Sceaux. Elles seront reconstruites, avec l'autorisation

royale, en 1449, époque particulièrement troublée. Ils ont aussi une prison à Paris.

Qu'en est-il des seigneurs laïcs ? Il n'y eut pas à Sceaux de seigneur féodal. Aucune trace d'un château, d'un simple plessis de bois qui aurait laissé un nom comme le Plessis Piquet... , pas de seigneurs croisés comme le sire de Garlande à Bagneux, pas de turbulents seigneurs de Chateaufort ou de Montlhéry, désespoir des premiers Capétiens. Nous sommes depuis longtemps dans le domaine royal, tout près de Paris. Le suzerain, c'est le roi qui ne prête hommage à personne.

Au début du XV^e siècle cependant, Pierre Baillet se dit Seigneur de Sceaux. L'histoire de la famille Baillet illustre bien la formation d'un type de noblesse qu'on qualifiera de noblesse de robe au siècle suivant. L'ancêtre Henri Baillet est un habile et riche changeur qui devient trésorier du roi Philippe VI. Il épouse Jeanne des Essarts fille d'un Général des Finances du même roi, collecteur des recettes fiscales du Domaine royal. Henri Baillet achète à Sceaux des terres à Jean Paillard, lui-même bourgeois de Paris, qui les tenait de la veuve de Bérault Brisson « élu des aides de Paris ». Ce sont des bourgeois aisés qui achètent des terres proches de la ville pour faire un placement foncier ; Henri Baillet connaît bien les chanoines de Notre-Dame : son hôtel parisien, rue Neuve-Saint-Merri est tout près de l'église du même nom dont le curé est désigné par le chapitre. Une sépulture familiale y accueillera toute la famille Baillet ; son fils Jean Baillet est trésorier du dauphin, le futur Charles V, « uniquement chéry de son maître » qui l'anoblit en 1337. Il se prendra malheureusement de querelle pour l'achat d'un cheval avec un certain Perrin Marc qui le tuera d'un coup de couteau, rue Gloriette, qui deviendra la rue Baillet ; elle existe toujours. Le Dauphin organisera des obsèques somptueuses pour son ami à Saint-Merri, et fera cruellement exécuter l'assassin. Le peuple parisien indigné se souleva : ce fut le début de la révolte d'Etienne Marcel.

Pierre Baillet son fils, réalisera les ambitions paternelles : il est le premier seigneur de Sceaux clairement désigné. Il est noble puisque la noblesse est transmissible et a acheté une charge de Maître des Requêtes au Parlement de Paris, chambre de justice organisée par les rois à partir du XIV^e siècle. C'est une charge héréditaire qui confère d'importants privilèges fiscaux et la possibilité de jouer un rôle politique. Par sa femme, Marie de Vitry, il s'allie aussi à la puissante maison des Ursins ; au Seigneur il faut un blason, des armoiries : « d'Azur à la bande de Gueulle, accostée de deux amphisbères ».

Un seigneur n'est pas un simple propriétaire foncier. Jean Baillet II, fils unique du précédent, est Conseiller au Parlement et Maître des Requêtes. Il a gagné l'amitié du dauphin Louis qui, devenu Louis XI, dînera à l'hôtel des Baillet à Sceaux avec la reine et « moult autres dames ». Pour restaurer la Seigneurie de Sceaux à demi ruinée par les guerres, le Roi cédera à Jean Baillet en 1474 le produit de certains impôts et surtout les droits de Haute Justice qui l'autorise à ériger des fourches patibulaires et à engager ses propres baillis, prévôts ou sergents... sur les terres de Sceaux, au détriment du Prévôt de Paris : Jean Baillet n'est plus un simple propriétaire terrien, mais un Seigneur. La nouvelle fut annoncée à Sceaux « au carrefour de l'église, au lieu accoutumé de faire proclamation et cri publique, à l'issue de la grand-messe ». Jean Baillet restaura l'église de Sceaux en 1476, il mourut l'année suivante. Les Baillet resteront présents à Sceaux jusqu'en 1580.

La famille a continué son ascension sociale : Thibaud est Président du Parlement de Paris en 1525. René lui succédera avec moins de bonheur si l'on en croit le jugement caustique de L'Estoile, à sa mort en 1576 :

« on l'appelait communément l'âne et le mulet de la cour... péchant plus par ignorance que par malice ». André, son fils, mourut sans enfants. Le mariage de sa sœur Charlotte avec Louis Potier fit passer la terre de Sceaux dans les terres de ce dernier (sa sœur, Isabeau, épousait dans le même temps Nicolas, frère de Louis).

Les Potier sont comme les Baillet des bourgeois enrichis par le commerce qui font carrière et s'anoblissent dans leur province, le Languedoc, puis à Paris en achetant des charges judiciaires, financières ou militaires en même temps qu'ils mènent une habile politique matrimoniale.



143

LOUIS XI

Fils de Charles VII, né à Bourges en 1423.
Très jeune, il eut la soif du pouvoir, se révolta contre son père
et à sa mort, en 1461, se fit sacrer à Reims. Malgré ses défauts,
Louis XI reste un des créateurs de l'unité nationale.
Nul ne connaît mieux les ruses de la politique, les passions des hommes,
et les moyens de les dominer. Grâce à sa ruse, à sa patience,
et sa mauvaise foi, il abaisa les grands, surtout le Duc de Bourgogne.
Charles le Téméraire et réussit non seulement à leur enlever leurs pouvoirs,
mais à accroître le territoire de la Couronne.
Il mourut en 1483, au Château de Plessis-lez-Tours,
lavré à toutes les Terreurs du remords et de la superstition.

Lorsque Louis Potier épouse Charlotte Baillet, il est Seigneur de nombreuses terres en région parisienne : à Tresmes qui deviendra Gesvres, Silly mais aussi à Thoiry, au Chesnay et à Merry. Il est proche de la cour : en 1567 secrétaire du Roi, il devient en 1578 secrétaire du Conseil Royal. Il participe activement à la vie politique agitée au temps des guerres de religions comme son frère Nicolas. Il soutient d'abord Henri III mais après l'assassinat de ce dernier, il se rallie à Henri IV auquel il rend beaucoup de services. Remarquons au passage que Sceaux, comme tous les villages voisins souffrit sans doute beaucoup des exactions de l'armée protestante de Condé marchant vers Paris. Bourg-la-Reine et Fontenay envisagèrent de s'entourer de murailles.

En 1597, Louis Potier « jeta à bas l'hôtel Baillet et fit construire une grande et belle maison » (au même endroit ?) dans un domaine agrandi : La Mer morte marécageuse devint un beau bassin octogonal encore existant. Antoine Potier et son frère René, achevèrent d'établir la Châtellenie puis la Baronnie de Sceaux en lui donnant un pouvoir économique. Ils optèrent en effet, en 1613, par « lettre patente » de transférer sur le territoire de Sceaux les foires et les marchés aux bestiaux qui se tenaient à Bourg-la-Reine sur la « place Vague » aujourd'hui place Condorcet. Il bénéficiait ainsi de profits considérables puisque ce marché aux bestiaux assurait, avec le marché de Poissy, le ravitaillement des bouchers de Paris. L'affaire fut délicate, Colbert en hérita et obtint gain de cause en 1677. Le duc et la duchesse du Maine s'en désintéressèrent mais, en 1700, la communauté des bouchers de Paris acheta, pour 450 000 livres, le marché. Les bâtiments qu'ils firent construire et qui existent encore restèrent sur le territoire de Sceaux, au Petit Chambord.

Le 11 avril 1670 Colbert acheta la Baronnie de Sceaux pour le prix de 135 000 livres, avec le château et un parc de 119 arpents, 43 perches.

Évoquer la vie des Scéens avant Colbert est chose difficile, les documents manquent pour les périodes les plus anciennes, qu'ils aient été détruits ou inexistantes. Notre village ressemble à cette époque à beaucoup de villages d'Ile-de-France.

La construction de belles demeures seigneuriales au XVI^e et XVII^e siècles n'a pas modifié profondément la vie des paysans, mais crée une animation nouvelle. Grands personnages richement vêtus de couleurs chatoyantes - on tient beaucoup à l'apparence au Moyen

Age et à la Renaissance -, carrosses traversant le village, nouveaux métiers différents du travail de la terre, célébrations festives des baptêmes et des mariages constituèrent un spectacle, mais aussi une lente ouverture à des idées nouvelles. Les deux mondes, bien hiérarchisés ne se mélangent pas si ce n'est peut-être à l'église. Un jardinier au château, une chambrière Jacquette, l'intendant Charlemaigne, se laissent entrevoir au fil des textes.

L'arrivée de Colbert, dont l'origine sociale et la carrière sont comparables à celle des Baillet et surtout des Potier de Gesvres accélérera un processus déjà engagé.

L'image de Sceaux charmante résidence verdoyante dans son cadre de collines, proche de Paris mais protégée de la grande route, est déjà formée.

Anne-Marie Vallot

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Archives nationales : *Le Temporel du chapitre de Notre-Dame de Paris*, Série 1a à 942.- Paris, Archives nationales 1990

Archives Panthier : *les Baillet, les Potier (1-2)*.- Sceaux, Musée de l'Île-de-France

Procès-verbaux des visites faites au nom de l'archidiacre de Josas, publiés par l'abbé Aillot, Paris, 1902

Journal de l'Estoile pour le règne de Henri III, édité par Louis-Raymond Lefèvre.- Paris, Gallimard, 1943

Adam (P.), *La vie paroissiale au XIV^e siècle*. - Paris, 1954

Advielle (V.), *Histoire de la Ville de Sceaux*.- Paris, Sceaux, 1883

Bourin (M.), Duran (R.), *Vivre au village au Moyen-Age*.- Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000

Duby (G.), *Histoire de la France*.- Paris, Larousse, 1970

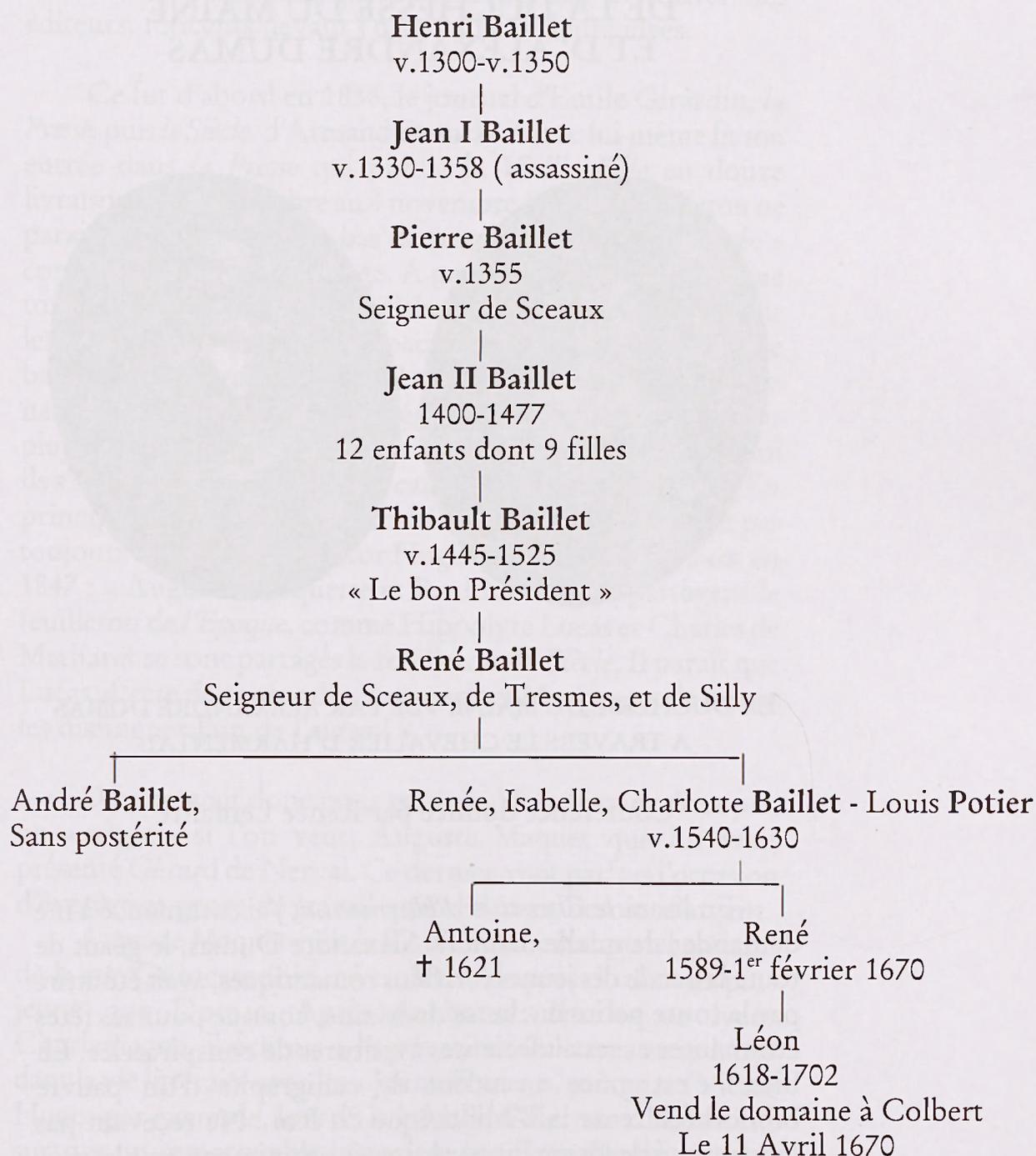
Duby (G.), *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval*.- Paris, Aubier, 1962

Le Goff (J.), *La civilisation de l'Occident médiéval*.- Paris, Arthaud, 1984

Maillhe (G.), *Histoire de Fontenay-aux-Roses*.- Fontenay-aux-Roses, 1969

Les illustrations sont extraites de *Nouvelle Histoire de France*, Paris, 1966, t. 8, 9

GENEALOGIE DES BAILLET



SUR LES PAS
DE LA DUCHESSE DU MAINE
ET D' ALEXANDRE DUMAS



LA DUCHESSE DU MAINE VUE PAR ALEXANDRE DUMAS
A TRAVERS LE CHEVALIER D'HARMENTAL

Conférence donnée par Renée Lemaître

En lisant *le Chevalier d'Harmental*, j'ai commencé à me demander de quelle manière Alexandre Dumas, le géant de toute la bande des jeunes écrivains romantiques, avait été attiré par la toute petite duchesse du Maine, connue pour ses fêtes étonnantes et ses audacieuses aventures de conspiratrice. Eh bien ! c'est grâce au talent de calligraphe d'un pauvre bibliothécaire de la Bibliothèque du Roi ! Ne recevant pas l'indemnité de logement que lui avait promise son employeur, il fut obligé de rechercher des travaux de copie, ce qui l'amena à découvrir la conspiration de Cellamare.

Mais le brave homme tenait son journal qui est resté à la Bibliothèque royale, et c'est là qu'Auguste Maquet l'a

découvert ; il y a trouvé la matière d'un feuilleton . Il faut se rappeler qu'au XIX^e siècle, l'apparition du feuilleton dans la presse quotidienne devint la planche de salut des jeunes écrivains romantiques qui avaient du mal à trouver des éditeurs, réticents devant l'originalité de leurs idées.

Ce fut d'abord en 1836, le journal d'Emile Girardin, *la Presse*, puis *le Siècle*, d'Armand Dutack. Balzac lui-même fit son entrée dans *la Presse* qui publia *la Vieille Fille* en douze livraisons, du 23 octobre au 4 novembre 1836. Le feuilleton ne paraissait pas encore en bas de page, « en rez-de-chaussée » comme ce fut ensuite l'usage. A partir de cette date, presque tous les romans paraissaient d'abord dans un quotidien. Pour les auteurs, cet inestimable pactole était aussi un véritable bagne, car ils devaient fournir la copie au fur et à mesure... et, naturellement, avec la vie peu régulière qu'ils menaient pour la plupart, surtout Dumas, ils prenaient du retard. C'est pourquoi ils s'associaient souvent entre camarades pour s'entraider. En principe, ils partageaient leurs bénéfices, ce qui n'arrivait pas toujours avec Dumas. Victor Hugo note dans *Choses vues*, en 1847 : « Auguste Vacquerie et Paul Meurice se partagent le feuilleton de *l'Epoque*, comme Hippolyte Lucas et Charles de Matharet se sont partagés le feuilleton du *Siècle*. Il paraît que Lucas affecte de confondre Vacquerie et Maurice, et de ne pas les distinguer l'un de l'autre ! »

Dumas avait donc pour principal fournisseur de copie, ou « nègre » si l'on veut, Auguste Maquet que lui avait présenté Gérard de Nerval. Ce dernier avait parfois l'occasion d'exercer ce genre de travail quand il avait besoin d'argent.

Auguste Maquet était le fils d'un riche industriel parisien de la rue Quincampoix, né en 1813, de près de dix ans plus jeune que Dumas. Après de bonnes études au lycée Charlemagne, il échoua à l'agrégation de lettres et se lança dans la vie littéraire avec les « Jeune France », soutenant Victor Hugo, par exemple, lors de la bataille d'Hernani. Mais il fut surtout un remarquable historien, fouilleur d'archives.

C'est ainsi qu'au cours de ses recherches à la Bibliothèque royale, il découvre un gros manuscrit : *Journal de Régence, Mémoires de Jean Buvat, écrivain de la Bibliothèque du Roi, 1697-1729*. Il en tire une nouvelle historique intitulée *Le*

Bonhomme Buvat ou *la Conspiration de Cellamare*, qu'il présente à *La Presse*. « Vous avez fait un chef-d'œuvre, c'est une nouvelle remplie de style et d'observation, lui répond le responsable des pages littéraires, mais elle ne pourrait convenir à nos genres de feuilleton... D'ailleurs, vous n'êtes pas un nom, et nous ne voulons que des noms ».

Quelques années plus tard, nous sommes en 1840, Alexandre Dumas, qui vient de passer dix mois d'une vie fastueuse à Florence avec sa femme Ida, commence à manquer terriblement d'argent. Aussi écrit-il à Maquet pour lui demander de lui céder une nouvelle historique dont il lui avait parlé, afin de la développer ensemble à la dimension d'un feuilleton.

Il faut savoir qu'au XIX^e siècle, on appelait « teinturiers » les écrivains qui donnaient de la couleur à une œuvre un peu fade. Mais dans ce cas précis, Dumas était plutôt un « démarqueur », ce qui signifiait dans l'argot des voleurs démarquer du linge afin de se l'attribuer. C'est ainsi que *Le Bonhomme Buvat* de Maquet est rebaptisé *Le Chevalier d'Harmental* et publié sous la seule signature d'Alexandre Dumas, le 28 juin 1841, dans *Le Siècle*.

D'après l'historien Claude Dufresne¹, Dumas aurait volontiers signé avec Maquet, mais Girardin s'y était opposé, disant : « un feuilleton signé Alexandre Dumas vaut trois francs la ligne, signé Dumas et Maquet, il vaut six sous la ligne ». Dumas donc devoir signer tout seul et Maquet recevoir, pour son apport initial, la somme énorme de 8 000 francs. Malheureusement, ce n'est pas ce qu'écrit Bernard Fillaire dans son récent ouvrage, *Alexandre Dumas et associés*² D'après lui, Maquet fit don de son œuvre à Dumas par admiration pour lui. « En ce temps-là, écrit-il, Hugo et Dumas faisaient figure de demi-dieu ; coucher au pied de leur lit aurait été un honneur pour n'importe quel jeune poète ».

Je croirais plutôt la thèse de Fillaire dont l'ouvrage très complet aborde aussi le sujet de la collaboration littéraire en général.

¹ (Historia, mai 2000)

² (Bartillat, 2002)

Dès sa parution dans *Le Siècle*, en 1841, le feuilleton est suivi avec passion par les lecteurs qui vont jusqu'à faire la queue le matin devant les kiosques pour connaître la suite des aventures du chevalier d'Harmental. Dès lors, Maquet contribuera largement à préparer la trame des romans de Dumas et à participer à leur rédaction, *Les Trois Mousquetaires* (1844), *Vingt Ans Après* (1845), *Le Comte de Monte-Cristo* (1845) et autres œuvres, mais son nom n'apparaissait pas.

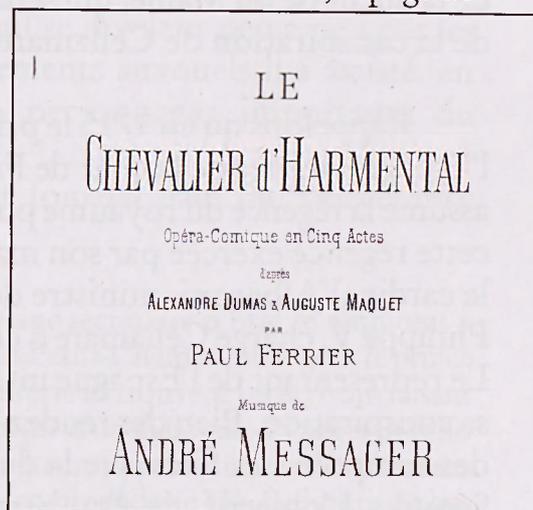
Nous verrons pourtant que, en 1896, lorsque fut monté un opéra-comique, sur une partition d'André Messager et un livret du poète Paul Ferrier, *Le Chevalier d'Harmental*, la page de titre porte la mention « d'après Alexandre Dumas et Auguste Maquet ». Hélas, Auguste Maquet, mort en 1888, n'a pu apprécier cette justice rendue à sa part de l'œuvre.

Mais revenons à ce fameux bonhomme Buvat. Qui était-il donc pour devenir un héros de roman ? Né à Châlon-sur-Marne en

1660, Jean Buvat fit ses études au collège des Jésuites, partit pour Paris en 1685, y fit la connaissance d'un garde à la Bibliothèque royale qui l'y fit entrer grâce à sa magnifique écriture. On lui donna 600 livres d'appointements et, surtout, l'espérance d'une indemnité de logement.

A cette époque, la bibliothèque était située rue Vivienne dans deux maisons appartenant à Colbert. Nicolas Clément en était le bibliothécaire, puis, à partir de 1719, ce fut l'abbé Bignon qui transféra les collections dans l'ancien palais de Mazarin (libéré par la faillite de Law), de l'autre côté de la rue Vivienne, rue de Richelieu, où se trouvent les galeries Mansart et Mazarine.).

Le travail de Buvat consistait à transcrire sur des registres (qui existent toujours) les fiches de catalogue dressées par Clément. Plus tard, il classera les livres imprimés. Dans son



journal, il parle peu de sa vie personnelle, il est marié, il a un fils – plutôt mauvais sujet, puisqu'il doit « s'embarquer pour les îles », comme cela se faisait en ce temps-là. Notre homme se plaint de sa pauvreté ; il doit vendre son argenterie pour faire vivre sa famille. En 1712, l'abbé de Louvois lui promet un logement au Louvre à partir du moment où la Bibliothèque y sera transférée – ce qui n'arrive pas. Il sollicite encore en 1713, et on lui répond : après la guerre.

La guerre prend fin, mais la gratification n'arrive pas. Il met donc sa plume au service des particuliers. Et c'est ainsi qu'il entre en relations avec l'abbé Brigaud, l'un des familiers de la duchesse du Maine, qui sera l'un des acteurs les plus zélés de la conspiration de Cellamare.

Rappelons qu'en 1715 le prince de Cellamare représente l'Espagne auprès de la cour de France et que le duc d'Orléans assume la régence du royaume pour Louis XV. Souhaitant voir cette régence exercée par son maître, petit-fils de Louis XIV, le cardinal Alberoni, ministre de Sa Majesté très catholique, Philippe V, charge Cellamare d'éliminer le Régent du pouvoir. Le représentant de l'Espagne intéresse la duchesse du Maine à sa conspiration. Bien des rendez-vous secrets s'organisent lors des somptueuses fêtes que la duchesse donne au château de Sceaux. L'objectif de l'ambassadeur est simple : enlever Philippe d'Orléans, susciter des troubles dans les provinces, puis réunir des Etats généraux qui confieront le gouvernement de la France à Philippe V.

Cela posé, revenons à Buvat qui, engagé par Brigaud, se rend chaque jour rue Neuve-des-Petits-Champs, dans l'hôtel où logeait le prince de Cellamare. Là, il transcrivait pendant des heures les pièces qu'on lui remettait. Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre de quoi il s'agissait. Tremblant de se voir compromis dans un complot contre l'Etat, Buvat se hâta d'aller confier la chose au secrétaire de l'abbé Dubois, mais celui-ci ordonna de continuer à copier et de lui apporter un double ! C'est ainsi que, peu à peu, tout fut révélé et qu'échoua la conspiration de Cellamare, grâce aux révélations d'un simple copiste.

Buvat crut que cet immense service rendu à l'Etat lui serait profitable, hélas ! il se trompait. Là encore il n'eut que des promesses. Malgré ses démarches, il ne put rien obtenir de

Dubois. Ses prétentions étaient pourtant modestes, il ne demandait qu'une indemnité de loyer. Il s'adressa alors au Régent, mais le Régent mourut, et ce ne fut qu'en 1726, par l'intermédiaire de l'abbé Bignon qu'il obtint une pension de 300 livres. Il avait alors 66 ans. Tout cela est consigné dans son *Journal de Régence* qu'il aurait bien voulu publier, mais il n'y parvint pas. Il mourut en 1739. C'est seulement en 1865 que l'éditeur Plon sortit son ouvrage. En 1900, il y eut une autre édition, *Journal de Jean Buvat*, écrivain de la Bibliothèque du Roi (E. Bouillon).

Comment ce texte assez austère a-t-il pu inspirer Maquet et ensuite Dumas ? D'abord à cause de la naïveté et du pittoresque du personnage qui se révèlent peu à peu par les détails qu'il donne des événements auxquels il a assisté, en particulier l'arrestation des personnages importants du complot.

Voici un extrait de son Journal daté du 9 décembre 1718 :

M. l'abbé Dubois et M. Leblanc secrétaire d'Etat se rendirent à l'hôtel Colbert, rue Neuve des Petits-Champs, où logeait le prince de Cellamare, dans la secrétairerie ils trouvent un écrivain faisant actuellement une septième copie d'un dialogue, 35 pages in-folio [c'est notre Buvat]. Une demi-heure auparavant, un détachement de 20 mousquetaires de la commanderie du faubourg Saint-Germain, commandé par le chevalier de Terlon, entrèrent dans cet hôtel en foule, et sans garder aucun ordre, en habit bourgeois, et ayant seulement l'épée au côté... Ils se répandirent quatre à quatre dans les appartements et de se cantonner aussi par pelotons dans les cafés et les cabarets où ils voulaient aux environs de la place des Victoires. On fit ouvrir les deux tiroirs du bureau sur lequel travaillait le copiste, on en tira les papiers, on les mit dans l'armoire. Puis on ferma l'armoire aux deux clefs, on la lia d'une corde de bas en haut et en travers, comme en croix, et sur le nœud de la corde on y appliqua plusieurs bandes de papier... deux cachets aux armes du Roi et d'autres aux armes de Cellamare. Sur les trois heures après midi, M. l'abbé Duvois et M. Leblanc se retirèrent pour aller dîner, revenant à quatre heures pour achever la visite.

Le Dimanche, on permit à l'ambassadeur et à Dom Fernand d'aller ouïr la Messe où il leur plairait, mais accompagnés de M. Libois, gentilhomme ordinaire du Roi.

Le lendemain, on obligea l'ambassadeur de se mettre en route pour s'en retourner en Espagne, et il partit sur les quatre heures du soir dans son carrosse de visite à six chevaux, accompagné de deux sous-secrétaires. Il y avait deux pages sur le devant et deux valets

de pied derrière le carrosse qui était suivi d'une chaise chargée de plusieurs valises, un maître de musique et un vieux valet italien.

On voit toute la richesse de détails qui a séduit Maquet et qu'il a dû utiliser en grande partie pour écrire la nouvelle qui fut refusée par la Presse : *Le Bonhomme Buvat ou la Conspiration de Cellamare*. J'ai eu la naïveté de chercher cet ouvrage dans toutes les bibliothèques de Paris jusqu'au moment où j'ai découvert dans la biographie de Dumas par Claude Schopp que le texte avait été envoyé à Dumas à Florence, sans doute sous forme de manuscrit. Dumas s'empessa d'ajouter une intrigue sentimentale de héros imaginaires tout en conservant la personnalité si touchante du bonhomme Buvat. Toutefois, il a omis de citer les démarches de ce dernier pour obtenir une allocation de logement, étant donné qu'il allait lui attribuer un très charmant appartement, rue du Temps-Perdu, orné de surcroît d'un jardin en terrasse ! Il lui supprime donc son salaire, évoquant le manque du fonds du royaume – ce qui est vraisemblable.

Alexandre Dumas transforme donc Buvat en vieux garçon ayant adopté une jeune orpheline, Bathilde Durocher, dont le père avait sauvé la vie du Régent à la bataille de Neerwinden et était mort sous ses ordres à la Bataille d'Almanza, en Espagne. La mère de la jeune fille était morte de chagrin en lui léguant une lettre du Régent se déclarant le débiteur de la mère et de l'enfant.

Il fallait trouver un amoureux à Bathilde. Dumas créa un jeune et beau garçon, le chevalier d'Harmental, entraîné dans la conspiration par une lettre anonyme reçue au retour d'un duel, à son logis, rue de Richelieu. Le billet lui fixe un rendez-vous au bal de l'Opéra avec un masque : une mystérieuse chauve-souris, spirituelle, qui n'est autre que Mlle Delaunay. Elle le conduit, les yeux bandés, dans un carrosse anonyme, à l'Arsenal. C'est là qu'il rencontre la duchesse du Maine. Mais laissons la parole à Dumas :

Il était seul dans le plus merveilleux boudoir qu'il fût possible d'imaginer... En ce moment, une porte perdue dans la tapisserie s'ouvrit et d'Harmental vit paraître une femme, que, dans la préoccupation fantastique de son esprit, il aurait pu prendre pour une fée, tant sa taille était mince, svelte et petite ; elle était vêtue d'une charmante robe de pékin gris perle, toute parsemée de bouquets, si délicieusement brodés qu'à trois pas de distance on les aurait pris pour des fleurs naturelles ; les volants, les engageantes et

les fontanges étaient en point d'Angleterre ; les nœuds étaient en perles avec des agrafes en diamants.

Quant au visage, il était couvert d'un demi masque de velours noir, duquel pendait une barbe de dentelle de la même couleur.

...

-Madame, lui dit-il, ai-je réellement, comme je commence à le croire quitté la terre des hommes pour le monde des génies, et êtes-vous la puissante fée à laquelle appartient ce beau palais ?

- Hélas ! chevalier, répondit la dame masquée d'une voix douce, et cependant arrêtée et positive, je ne suis non point une fée puissante, mais bien au contraire une pauvre princesse persécutée par un méchant enchanteur qui m'a enlevé ma couronne et qui opprime cruellement mon royaume. Aussi, comme vous le voyez, je vais cherchant partout un brave chevalier qui me délivre ...

- S'il ne faut que ma vie pour vous rendre votre puissance passée, madame, reprit d'Harmental, dites un mot et je suis prêt à la risquer avec joie. Quel est cet enchanteur qu'il faut combattre ? Quel est ce géant qu'il faut pourfendre ? Puisque vous m'avez choisi entre tous, je serai digne de l'honneur que vous m'avez fait. De ce moment, je vous engage ma parole, cet engagement dût-il me perdre.

- Dans tous les cas, chevalier, vous vous perdrez en bonne compagnie, dit la dame inconnue en dénouant les cordons de son masque et en se découvrant le visage ; car vous vous perdrez avec le fils de Louis XIV et la petite-fille du grand Condé.

- Madame la duchesse du Maine ! s'écria d'Harmental en mettant un genou en terre³.

Remarquons que, d'après les Mémoires de Madame de Staal-Delaunay⁴, la duchesse du Maine reçut le prince de Cellamare dans une « petite maison qu'elle avait à l'Arsenal ». Il s'agit sans doute de la ménagerie, située près du fleuve, en dehors du logement de fonction du duc du Maine, Grand Maître de l'Artillerie⁵.

Comme on le voit, le chevalier d'Harmental est devenu un rouage important de la conspiration. Il ne peut donc plus demeurer rue de Richelieu, trop proche du Palais Royal où habite le Régent. Il faut lui trouver un logis plus discret où il pourra recevoir les visites des conspirateurs. L'abbé Brigaud lui trouve une petite chambre chez des amis, les Denis, rue du

³ Dumas, Alexandre. *Le Chevalier d'Harmental*. Nice, Alandis Éditions, 1999, pp. 49-50.

⁴ Madame de Staal-Delaunay. *Mémoires sur la société française au temps de la Régence*. Édition présentée et annotée par Gérard Descot. Paris, Mercure de France, 1970, p. 152.

⁵ *Bulletin des Amis de Sceaux*, n° 2, 1985 et n°1, 1984, « Visite à l'Arsenal ».

Temps-Perdu (cette ancienne ruelle a bien existé ; en 1646, elle est devenue la rue Saint-Joseph, du nom d'une chapelle, démolie plus tard ; elle va de la rue Montmartre à la rue du Sentier⁶).

Or cette ruelle était fort étroite et, à la fenêtre d'en face, le chevalier découvre une très jolie jeune fille blonde aux yeux noirs. (C'est Bathilde. Il est en face de la maison de Buvat !).

Il observe la jeune fille pendant les longues heures en attente d'une mission ; elle s'adonne au clavecin, au chant et au pastel. Le chevalier fait venir un clavecin, achète des pastels et occupe ainsi ses moments de loisir, tout en observant sa voisine pour laquelle il éprouve bientôt une grande attraction. Ses travaux d'approche sont fort ingénieux et remplissent de nombreuses colonnes du feuilleton. Il s'agit d'abord de séduire la levrette qu'elle tient sur ses genoux et, au mépris de toutes les lois de la balistique, il parvient même à lui envoyer des morceaux de sucre enveloppés de billets doux. Par ce moyen, Bathilde apprend qu'il va s'absenter pendant six semaines pour une mission mystérieuse.

Ici encore, laissons la parole à Dumas :

Au jour et à l'heure dite, c'est-à-dire six semaines après son départ de la Capitale, et à quatre heures de l'après-midi, d'Harmental, revenant de Bretagne, entra au grand galop de ses deux chevaux de poste dans la cour du palais de Sceaux.

Des valets en grande livrée attendaient sur le perron, et tout annonçait les préparatifs d'une fête.

...

Le fait est que Madame du Maine avait trouvé plus sûr de couvrir cette réunion toute politique d'un prétexte tout frivole, certaine qu'elle était qu'une fête dans les jardins de Sceaux paraîtrait moins suspecte à Dubois et à Voyer d'Argenson qu'un conciliabule à l'Arsenal.

Aussi, comme on va le voir, rien n'avait-il été oublié pour rendre à l'ordre de la Mouche-à-Miel son ancienne splendeur et pour ressusciter dans leur magnificence première ces fameuses nuits blanches qu'avait tant raillées Louis XIV.

...

L'ordre de la Mouche-à-Miel avait été fondé par Madame la duchesse du Maine à propos de cette devise empruntée à l'Aminte du Tasse, et qu'elle avait prise à l'occasion de son mariage *Piccola si ma fa pue gravi le ferite*.

⁶ Hillairet, Jacques. *Dictionnaire historique des rues de Paris*, Paris, les Éditions de Minuit, 1963, tome II, p. 450.

...

Ces vastes jardins dessinés par Le Nôtre pour Colbert... étaient... bornés seulement par une vaste pièce d'eau, au milieu de laquelle s'élevait le pavillon de l'Aurore, ainsi nommé parce que c'était de ce pavillon que partait ordinairement le signal que la nuit allait finir.

LE CHEVALIER D'HARMENTAL

—
ACTE I

Un bal, à Sceaux, chez la Duchesse du Maine.

Allegro (♩ = 65)

PIANO. *sf*

...

À la porte du pavillon, les... invités de la fête de Sceaux trouvèrent une petite galère pavoisée aux armes de France et d'Espagne, qui, à défaut du pont, qui avait disparu, les attendait pour les conduire à l'autre bord. Madame du Maine y entra la première, fit asseoir d'Harmental près d'elle... puis aussitôt, au signal donné par une musique cachée, la galère commença de voguer vers le rivage. Comme l'avait dit la duchesse, la déesse de la Nuit, vêtue d'une longue robe de gaze noire semée d'étoiles d'or, l'attendait de l'autre côté du petit lac, accompagnée des douze Heures qui se partagent son empire ; la galère se dirigea vers ce groupe, qui, aussitôt qu'il vit la duchesse à portée de l'entendre, commença à chanter une cantate... [qui] s'ouvrait par un chœur de quatre vers, auquel succédait un solo... Seul au milieu de tous, et aux premières notes du solo, d'Harmental avait tressailli d'étrange façon, car la voix de la chanteuse avait, avec une autre voix bien connue de lui et bien chère à son souvenir, une affinité telle que, quelque improbable que fût à Sceaux la présence de Bathilde, le chevalier s'était levé tout debout, par un mouvement plus fort que lui-même pour regarder la personne dont l'accent lui avait fait éprouver une si singulière émotion. Malheureusement, malgré les flambeaux que les Heures ses sujettes tenaient à la main, il ne pouvait apercevoir le visage de la déesse, couvert qu'il était par un voile pareil à la robe dont elle était revêtue⁷.

⁷ Dumas, Alexandre. *op. cit.*, pp. 265, 267, 269, 286, 308-309.

De retour rue du Temps-Perdu, tout ébloui de la fête de Sceaux et des émotions qu'il y a éprouvées, d'Harmental s'étonne de l'absence de Bathilde à sa fenêtre. L'abbé Brigaud, venu lui rendre visite, lui explique que Bathilde avait chanté le rôle de la déesse de la Nuit en remplacement d'une chanteuse de l'Opéra, enrôlée ce jour-là. C'était grâce à Mlle Delaunay que la jeune fille avait été amenée à travailler à la préparation de la grande Nuit de Sceaux. Amie de l'abbé Chaulieu, qui faisait copier par Buvat les poèmes d'amour qu'il lui adressait, Mlle Delaunay avait remarqué les dons de dessinatrice de la fille du copiste et sa jolie voix. Elle l'avait donc fait venir à Sceaux pour dessiner les costumes de la fête et elle la retint pour chanter le rôle de la Nuit.

Mais, au cours de la soirée, bouleversée de voir le jeune étudiant qu'elle aimait paraître en noble compagnie, revêtu de l'uniforme de colonel et offrant le bras à la duchesse du Maine, Bathilde s'était évanouie après avoir chanté son rôle, en poussant un faible cri, entendu par d'Harmental.

Elle ne paraissait plus à sa fenêtre et n'osait plus regarder dans la direction d'un personnage de si haut rang. Mais d'Harmental tente le tout pour le tout et correspond avec elle grâce à la levrette qu'il attire chez lui en lui montrant par la fenêtre le sucrier ; d'un bond, elle traverse la rue et il attache à son collier un message pour Bathilde ! Annoncé par ce message, Raoul ose alors entrer dans la maison de Buvat et de Bathilde, se jette dans ses bras et tous deux se jurent un amour éternel devant le crucifix !

Mais pour se faire bien voir, d'Harmental a l'imprudence de recommander Buvat à l'abbé Brigaud pour exécuter des travaux de copie de documents fort bien payés. Il lui faut s'adresser à un certain seigneur Lithsay (qui n'est autre qu'un valet de chambre de la duchesse du Maine). Buvat ne tarde pas à découvrir qu'il s'agit d'une conspiration contre le Régent et les choses se passent comme il l'a raconté dans ses Mémoires : il va dénoncer les conspirateurs. En apprenant la participation de la duchesse du Maine, le Régent s'écrie : « Ah, ah ! Cela m'étonnait aussi qu'elle n'en fût pas ! La petite guêpe ! ».

C'est le désarroi parmi les conjurés. On n'ose plus se réunir à l'Arsenal. On décide de se rencontrer chez d'Harmental qui est le moins connu de tous. Et, tout à coup, on entend un petit pas dans l'escalier. Qui est-ce ? C'est la

duchesse du Maine, déguisée en grisette, le visage caché par un petit mantelet noir ! « Votre Altesse ici ! Votre Altesse chez moi ! », s'écrie d'Harmental. Il est décidé alors d'enlever le Régent dans le Bois de Vincennes qu'il doit traverser le lendemain pour aller voir une de ses filles, religieuse à Chelles. Puis il serait conduit à Pampelune, où on l'enfermerait dans une forteresse.

C'est le chevalier d'Harmental qui est chargé de l'entreprise, mais un événement dramatique se produit dans sa propre chambre. Il se bat en duel avec le capitaine Roquefinette venu discuter avec lui des détails de l'enlèvement de Vincennes et le tue ! Trahi par une femme de mauvaise vie qui connaissait Roquefinette, d'Harmental est arrêté et conduit à la Bastille. Condamné à mort, il sera exécuté le lendemain.

Bathilde, folle de douleur, se précipite à l'Arsenal pour supplier la duchesse du Maine de l'aider à rencontrer d'urgence le Régent afin de demander la grâce de Raoul en lui présentant la fameuse lettre de reconnaissance envoyée à sa mère. La duchesse du Maine, très compatissante, demande à Malezieu d'introduire la jeune fille auprès de Mademoiselle de Berry, fille du Régent ; elle propose même, si Bathilde a besoin d'argent, de vendre quelques-uns de ses diamants.

La duchesse de Berry demande au duc de Richelieu d'introduire Bathilde auprès du Régent par l'intermédiaire de sa maîtresse, Mademoiselle de Valois, sa sœur, dont l'appartement est mitoyen de celui du Régent au Palais Royal. Mademoiselle de Valois veut bien la conduire auprès de son père. Bathilde tombe aux pieds du Régent, lui montre la fameuse lettre, demande la grâce du chevalier ; il ne peut le gracier, mais il accepte de les marier, car Raoul lui a écrit pour demander la main de Bathilde. Le Régent écrit à M. de Launay, gouverneur de la Bastille pour donner des ordres. Le soir même, on marie les deux jeunes gens ; puis on les conduit au bois de Vincennes et ils sont libérés ! Buvat obtient ses indemnités de logement et, plus tard, il apprendra à écrire à leur fils.

Gageons que la duchesse du Maine aura été sa marraine !

Renée Lemaître

* * *
*

VISITE AU CHATEAU DE MONTE CRISTO

A Port Marly le 4 octobre 2003

A la suite de la conférence donnée par Renée Lemaître sur *Le Chevalier d'Harmental*, roman dans lequel Alexandre Dumas avait fait intervenir la duchesse du Maine, liée à la conspiration de Cellamare, les Amis de Sceaux ont eu envie de découvrir le domaine de Monte Cristo.

Nous sommes ici à Port-Marly ; l'architecte pressenti par Alexandre Dumas en 1846 était Hippolyte Durand⁸ ; il fit remarquer à l'écrivain que la colline de glaise poserait des problèmes pour y construire une grande demeure. La maison toute en hauteur, de style néo-renaissance, flanquée de deux tourelles, a une façade ornée d'animaux étranges et reflète la personnalité de l'écrivain dans sa démesure. Hippolyte Durand joua sur les lignes verticales et horizontales, abusa des rinceaux, grotesques, motifs à candélabres mêlés aux médaillons des grands écrivains : Shakespeare, Chateaubriand, aussi bien que Dante, Virgile, Epicure...

Dès l'entrée nous sentons que cette maison a été « conçue pour y recevoir des amis ». Dumas était alors en pleine période fastueuse. Les portraits des ancêtres ornent les murs : celui du marquis Davy de Pailleterie, son grand-père, celui du père, le Général Alexandre Davy-Dumas (1792-1806), fruit des amours du marquis avec une esclave noire de Saint Domingue. C'est à Villers-Cotterets, en 1802, que naît le futur écrivain populaire, alors petit garçon aux traits négroïdes et aux cheveux crépus mais au teint clair et aux yeux bleus.

Nous pénétrons dans le salon de musique aux jolis vitraux et nous sommes vite saisis par l'esprit des lieux. Au fil des salles à travers gravures, portraits, caricatures, nous sommes plongés dans l'univers de Dumas, ses proches, ses femmes, ses voyages, ses œuvres ainsi que sa postérité par le livre et l'affiche.

⁸ Hippolyte Durand sera plus tard architecte de la cathédrale de Lourdes et de la Villa Eugénie à Biarritz.

Nous imaginons l'enfance du petit Alexandre à Villers-Cotterets, nous le devinons peu enthousiaste à quatorze ans dans son rôle de clerk de notaire, déjà impatient de faire sa route. Nous le suivons en pensée à Paris dans sa démarche auprès du Général Foy, ami de son père, dont il obtient un laconique « vous avez une très belle écriture, laissez moi votre adresse... ».

C'est en qualité de secrétaire du duc d'Orléans qui le charge de s'occuper de sa bibliothèque, qu'il va avoir l'opportunité de fréquenter les théâtres. Très vite il va écrire lui-même sa première pièce *Henri III et sa cour* (1829) qui lui assure une certaine notoriété en accord avec la révolution du théâtre romantique, déjà dans l'air. Le théâtre de Dumas est pratiquement tombé dans l'oubli. Il s'essaie à la critique littéraire et suscite des jalousies : on le traite de « quarteron » ; son physique issu de blanc et de mulâtre justifie cette expression.

Il va conquérir l'estime du baron Taylor très précieuse pour lui par son prestige auprès des gens de lettres. Il se lance avec fougue dans le roman historique et propose une pléiade de figures illustres qui font traverser trois siècles d'histoire : de la *Reine Margot* à la *Dame de Montsoreau*, des *Trois Mousquetaires* au *Vicomte de Bragelonne*, d'*Ange Pitou* au *Collier de la Reine*... Le public le suit avec passion. Il a des collaborateurs : aujourd'hui on parle de « travaux d'atelier ». Auguste Maquet qui était professeur au Lycée Charlemagne était l'un de ses collaborateurs, mais le procédé a été aussi bien employé par Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Victor Hugo...

Il fait preuve d'émouvantes attentions pour ses anciennes maîtresses : ainsi il évite la fosse commune à Marie Dorval et la fait enterrer décemment au cimetière Montparnasse.

Le salon aux petites dimensions a conservé son décor d'origine néo-renaissance avec ses arcs surbaissés et ses pilastres à chapiteaux. Quelques gracieux meubles jettent une note raffinée : un petit secrétaire ayant appartenu à Dumas a été racheté et mis en place ici. La baie vitrée ouvre toujours sur le parc, mais la campagne qui avait séduit l'écrivain a été grandement lotie.

Le mobilier de la salle à manger a été dispersé. Mais ici se sont déroulés des festins pantagruéliques. Dumas aimait bien manger et bien boire, mais on dit que parfois il abandonnait ses invités et se retirait dans le petit pavillon gothique pour avancer le cours de ses écrits. Une de ses œuvres les plus originales est d'ailleurs son *Dictionnaire de cuisine*.

La cuisine, déjà installée au sous-sol du temps du maître, existe toujours.

Quant à la salle à manger elle est consacrée au théâtre : des souvenirs savoureux que lui a laissés la fréquentation des acteurs et des actrices de son temps ; évocation de Rachel pendant la représentation de *Mademoiselle de Belle-Île*, pièce créée par Mademoiselle Mars. Dumas avait le sens de la célébrité et recherchait les éloges de Presse.

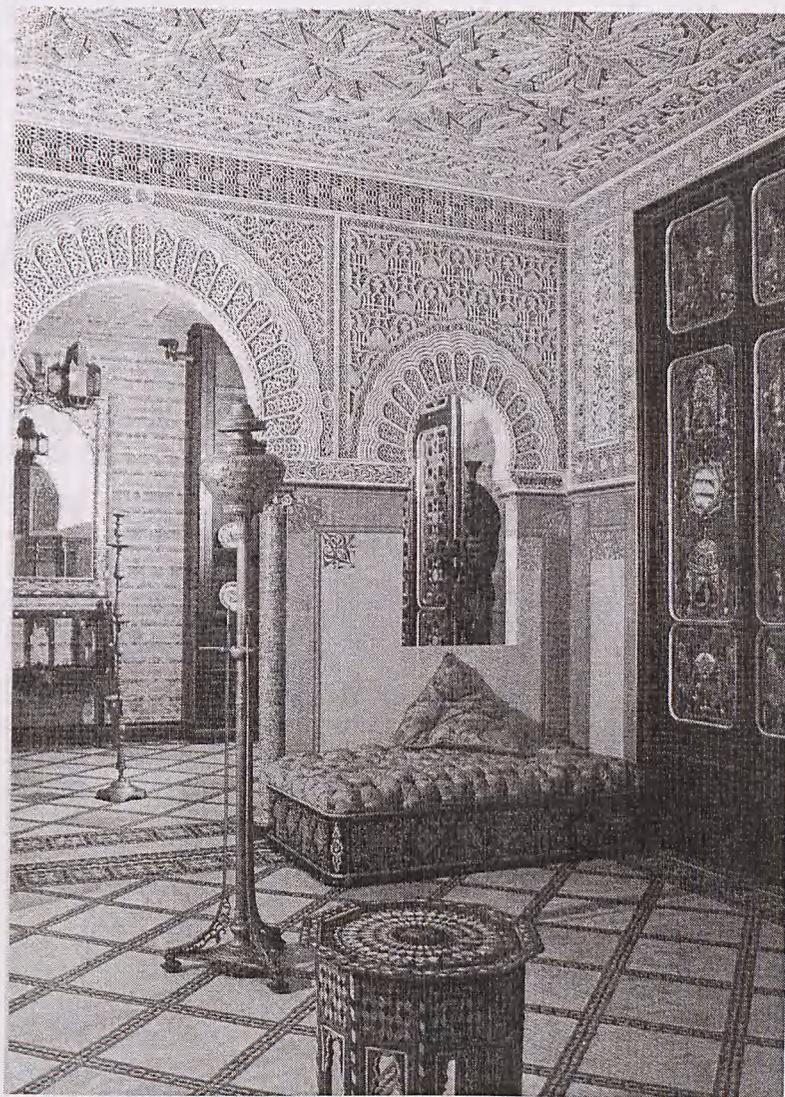
Dans la chambre de Dumas au décor intimiste surchargé, ce sont les romans de l'écrivain qui sont habilement rappelés :

- des bois gravés en rapport avec des scènes de Monte Cristo
- des illustrations de Maurice Labi pour *La Dame de Monsoreau*
- une peinture du *Roi Rodrigue après la bataille* par Delacroix (1833)
- des lithographies de Granville et de Gustave Doré sur les quelques 37 267 personnages qui apparaissent dans les livres de Dumas !
- les ferrets d'Anne d'Autriche⁹
- plusieurs bijoux de cristal de Svarowski.

Mais au royaume de Monte Cristo les parasites sont rois. Dumas ne sait pas faire rentrer l'argent qu'on lui doit : en 1855, il vend le domaine pour une somme dérisoire. Le domaine passe alors à huit propriétaires successifs, la maison n'est plus entretenue. La situation empire jusqu'en 1970. Lors du centenaire de la mort de Dumas... , on envisage de détruire le château de Monte Cristo ! Alain Decaux lance un cri d'alarme dans le *Figaro*. Ainsi naît la *Société des Amis d'Alexandre Dumas*. Les trois communes de Marly-le-Roi, Port-Marly et Le Pecq s'unissent pour participer à sa restauration. Georges Poisson œuvre avec Alain Decaux pour redonner vie à cette folle

⁹ Les ferrets d'Anne d'Autriche sont des broches cousues dans des devants de corsage ajustés, les lacets sont posés dans des anneaux.

demeure. Le château est inscrit à l'Inventaire des Monuments historiques. On restaure la toiture, on refait la charpente, on étaye...



*Salon mauresque,
vue intérieure du Château de Monte Cristo*

En 1985, S.M. le roi du Maroc Hassan II séduit par la chambre mauresque, réalisée par des artistes tunisiens dépêchés alors par le Bey de Tunis après un voyage de Dumas en Orient, envoie des sculpteurs pour reprendre le décor islamique de stuc travaillé au trépan avec une grande finesse.

En 1991 on rouvre le deuxième étage et on redessine le parc. En 1994 on crée la bibliothèque de travail.

Les 19 et 30 novembre 2002 on transfère la dépouille de Dumas au Panthéon, après une étape de 24 heures au château de Monte Cristo.

Micheline Henry

BIBLIOGRAPHIE

Dumas (Alexandre),

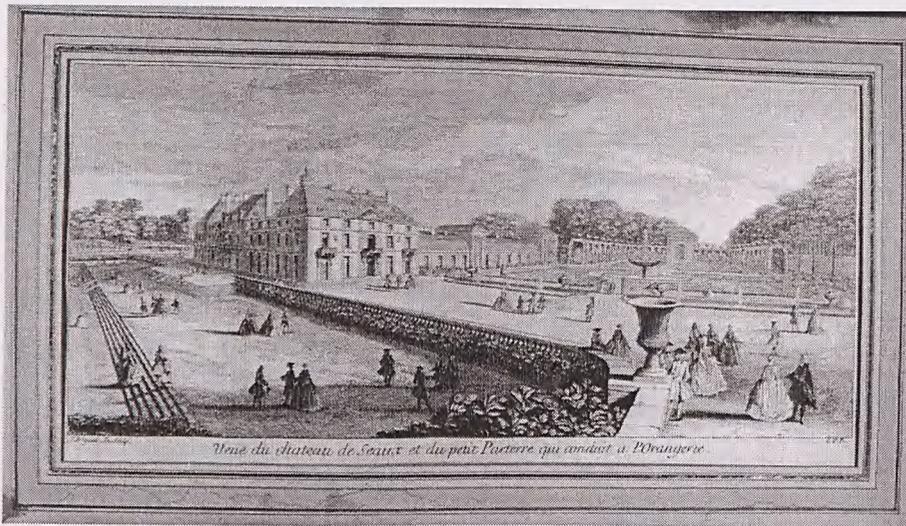
- *Mes Mémoires*, éd. par Alain Decaux, Paris , Perrin, 2002
- *Romans historiques*, Paris, Robert Laffont (Bouquins), 1991
- *Les Trois Mousquetaires*, préface de R. Nimier, Paris, Gallimard (Folio),1961
- *Souvenirs dramatiques*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2002

CELEBRATION DES 250 ANS DE LA DISPARITION DE LA DUCHESSE DU MAINE

exposition – colloque – concerts
septembre 2003 – janvier 2004

Louise-Bénédicte de Bourbon, duchesse du Maine (1676-1753) :
une mécène à la croisée des arts et des siècles

Le 23 janvier 1753, la duchesse du Maine s'éteignait à Paris, à l'âge de 77 ans, dans l'hôtel particulier qu'elle occupait rue de Varenne ¹. Pour célébrer les 250 ans de l'événement, le musée de l'Ile-de-France a organisé, à l'automne 2003, en partenariat avec le Centre de musique baroque de Versailles, le CNRS et l'Université libre de Bruxelles, plusieurs manifestations : une exposition, un colloque, des concerts.



*Vue du château de Sceaux et du petit parterre qui conduit à l'Orangerie,
eau-forte de Jacques Rigaud, 1736.*

¹ Il s'agit de l'hôtel Peyrenc de Moras, (dit aussi hôtel Biron, actuel musée Rodin), construit entre 1727 et 1732 par Jean Aubert. La duchesse s'y était installée, en 1736, à la mort du duc du Maine (1670-1736) car elle avait laissé l'hôtel du Maine, situé rue de Bourbon (actuelle rue de Lille), à son fils aîné le prince de Dombes (1700-1755).

L'EXPOSITION

Une journée à la cour de la duchesse du Maine, évocation d'un art de vivre où fête rimait avec esprit.

L'exposition, qui occupait le rez-de-chaussée et une partie du premier étage du château, s'est déroulée du 24 septembre 2003 au 12 janvier 2004².

Une scénographie, particulièrement originale, plongeait le visiteur dans une ambiance mystérieuse et théâtrale. Le faible éclairage, nécessaire à la conservation des œuvres graphiques et des objets d'art, rappelait également que la duchesse du Maine, qui souffrait d'insomnies, se plaisait, avant tout, à vivre la nuit. De grands tulles noirs sur lesquels étaient reproduits certains motifs décoratifs chinois d'une commode ayant appartenu à la duchesse³, rythmaient l'exposition qui s'ouvrait par un audiovisuel rappelant brièvement les faits marquants de la vie de la duchesse du Maine et de sa cour.

Des arbres généalogiques, ornés de petites gravures permettaient de situer les princes au sein des différentes branches de la famille royale : Bourbon, Condé, Orléans, Conti, Vendôme, Maine et Toulouse. La duchesse du Maine, princesse du sang, petite fille du grand Condé avait épousé, en 1692, Louis Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils naturel, légitimé de Louis XIV et de Françoise Athénaïs de Rochechouart, Marquise de Montespan. Louis XIV, afin de bien les établir, avait marié ses enfants adultérins à des princes ou princesses du sang⁴.

La famille de la duchesse, ainsi que ses familiers, étaient représentés par de nombreux portraits peints ou gravés.

² Commissaire de l'exposition : Cécile Dupont-Logié, conservateur en chef, directrice du musée de l'Île-de-France. Catalogue sous la direction de Gisèle Caumont, attachée de conservation au MIDF, 104 p., illustrations en noir et en coul., 27 cm. ISBN 2 901437-15-X.

³ Commode à la Régence en bois de Coromandel à motifs décoratifs chinois, coll. privée, USA ; reproduite dans le catalogue de la vente du Palais Galliera, 19 juin 1964, lot n°273, étude Champetier de Ribes.

⁴ Louise Françoise de Bourbon (Mlle de Nantes, 1673-1743) avait épousé le frère de la duchesse du Maine, Louis III de Bourbon-Condé (1668-1710). Françoise Marie de Bourbon (Mlle de Blois, 1677-1749) fut mariée à Philippe d'Orléans, duc de Chartres, futur Régent (1674-1723). Seule l'épouse du comte de Toulouse (1678-1737), Marie Sophie Victoire de Noailles (1688 - 1756) n'était pas de sang royal.

On pouvait admirer faisant partie des collections du musée de l'Île-de-France : des peintures de François de Troy et de son atelier (deux portraits du duc du Maine ⁵), des toiles de Pierre Gobert (portraits de la duchesse du Maine et de Mlle de Blois ⁶) ; venant du musée national du château de Versailles : un tableau représentant les deux sœurs du duc du Maine, Mlle de Nantes et Mlle de Blois par Claude-François Vignon et une toile représentant Mlle de Blois en Amphitrite ; prêtée par le musée Carnavalet : une œuvre de Pierre Gobert représentant Mlle de Nantes en costume de bal.

Si les portraits gravés d'artistes talentueux comme Robert Nanteuil, Gérard Edelinck, Nicolas de Poilly ou Pierre Drevet étaient d'une grande vérité psychologique, force est de constater que ceux de Pierre Daret, Balthazar Moncornet, Robert Bonnart ou Nicolas 1^{er} de Larmessin, par contre, étaient stéréotypés et peu ressemblants, simples images de propagande destinées à faire connaître, au plus grand nombre, les membres de la famille royale.

Une salle était consacrée aux nombreuses résidences que la duchesse habita au cours de son existence : le château de Clagny, proche du château de Versailles ⁷ que le duc du Maine tenait de sa mère la marquise de Montespan, l'Arsenal où le duc du Maine, Grand maître de l'Artillerie possédait un logement de fonction ⁸, l'hôtel du Maine, rue de Bourbon ⁹, le château d'Anet dont la duchesse avait hérité de sa sœur, la duchesse de Vendôme et bien évidemment le château de Sceaux où les Maine s'étaient installés en 1700. Vers 1704, la duchesse fit décorer, par Claude III Audran et Jean Poultier, certains appartements de Sceaux pour les mettre au goût du

⁵ MIDF 95.12.1 et dépôt du château d'Osny MIDF 1959.22.58

⁶ MIDF 75.15.1 et MIDF 90.37.1

⁷ Les Maine disposaient d'appartements dans le château de Versailles. Avant son mariage la duchesse habitait l'hôtel de Condé, proche du Luxembourg (à l'emplacement de l'actuel Théâtre de l'Odéon). Etant enfant, elle se rendait également en visite à Chantilly, chez son grand-père, le Grand Condé.

⁸ La duchesse du Maine n'aimait pas l'Arsenal. Elle prétendait que la proximité de la Seine était néfaste pour ses yeux. Elle y fit cependant construire, vers 1729 par Germain Boffrand, un pavillon belvédère en bordure de la Seine. Le duc du Maine avait projeté d'embellir l'hôtel du Grand Maître (aujourd'hui Bibliothèque de l'Arsenal). L'architecte Germain Boffrand donna plusieurs projets.

⁹ actuelle rue de Lille. L'hôtel a été détruit.

jour mais elle ne fit rien construire avant 1720-1721, date à laquelle elle commanda à l'architecte Jacques de La Guépière l'édification d'un pavillon de jardin dans le parc de la Ménagerie. Une maquette réalisée à partir de la suite de gravures parues dans *l'Architecture française* de Mariette¹⁰, faisait revivre cette jolie construction détruite sous le Directoire¹¹. Deux eaux-fortes, parmi la série de six, gravées en 1736, par Jacques Rigaud¹², montraient l'état du Domaine à cette époque. Enfin la dernière demeure de la duchesse, l'hôtel Peyrenc de Moras, était représentée par deux dessins de Jean-Michel Chevotet. Le musée avait obtenu, pour illustrer cette section, des prêts consentis par des institutions françaises comme la Bibliothèque nationale de France¹³, le musée Carnavalet¹⁴, l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts¹⁵ et des prêts venant de l'étranger : Allemagne (Berlin, Kunstbibliothek)¹⁶ et Russie (Saint-Pétersbourg, Musée de l'Ermitage)¹⁷.

La suite de l'exposition évoquait le décor intérieur de toutes ces demeures. L'étude attentive de l'inventaire après décès de la duchesse, réalisé de février à juillet 1753, a permis d'imaginer l'ambiance dans laquelle elle vivait. Les meubles et

¹⁰ *L'Architecture française*, édité chez Jean Mariette, 1727, tome 2, planches 312 à 316.

¹¹ On peut encore voir aujourd'hui, dans le parc de la Ménagerie, la butte artificielle de terre de forme circulaire sur laquelle le pavillon était édifié.

¹² Jacques Rigaud, série de six eaux-fortes sur le Domaine de Sceaux vers 1736 : *Vue du château de Sceaux du côté de la grande avenue prise à la première grille - Vue du château de Sceaux prise du haut de l'allée de Diane - Vue du château de Sceaux et du petit parterre qui conduit à l'Orangerie - Vue du château de Sceaux, prise dans l'éloignement du côté de Châtenay - Vue des parterres de Sceaux et du grand canal dans l'éloignement - Vue de la cascade de Sceaux.*

¹³ Bibliothèque nationale de France. Deux dessins de Germain Boffrand (1667 - 1754) : Palais de l'Arsenal à Paris, façade des logis du Grand Maître sur le mail, entre 1715 et 1725 et Projet pour le pavillon de la duchesse du Maine, à l'Arsenal, c.1729.

¹⁴ Musée Carnavalet. Simon-Mathurin Lantara : *le pavillon de la duchesse du Maine*, dessin à la mine de plomb.

Deux gravures d'après Jean-Michel Chevotet (1698 - 1772) : Elévation de la façade de l'hôtel du Maine du côté du jardin et Elévation de la façade de l'hôtel du Maine du côté de la cour, vers 1730.

¹⁵ Ecole nationale supérieure des Beaux-arts. Quatre dessins de Jean-Michel Chevotet : deux dessins pour l'hôtel du Maine : *Coupe de l'hôtel du Maine*, 1723 et *Plan du 1^{er} étage et élévation de l'entrée*, 1723 ; deux dessins pour l'hôtel de la rue de Varenne, *Elévation du côté de l'entrée de la maison de Mr de Moras* et *Elévation du côté des jardins*, c. 1730.

¹⁶ Berlin, Kunstbibliothek. deux dessins de Germain Boffrand : Projet de décoration pour le salon de l'Arsenal à Paris, du côté des croisées et Projet de décoration pour le salon de l'Arsenal à Paris du côté opposé aux croisées (plume, encre lavis et aquarelle), entre 1715 et 1725. Un carnet de dessins de Mathieu Goupil : Projet de porte et de dessus de porte, et Projet de cheminée et de trumeau de cheminée pour l'Hôtel Peyrenc de Moras (crayon et encre brune sur papier), vers 1730.

¹⁷ Saint-Pétersbourg, Musée de l'Ermitage. Un dessin de Germain Boffrand : *Projet de décoration pour le salon de l'Arsenal à Paris, côté de la cheminée.*

les objets lui ayant appartenu ont malheureusement été, pour la plupart, dispersés¹⁸. Si la duchesse gardait un goût prononcé pour les meubles dorés et les tissus cramoisis du règne de Louis XIV, elle avait une prédilection pour les céramiques, les meubles et les objets à décor Chinois. Le musée de l'Île-de-France présentait, issue de ses collections¹⁹, une table en chêne, sculptée et dorée, à dessus de marbre, au chiffre de la duchesse. Cette table se trouvait probablement au rez-de-chaussée de l'ancien château de Sceaux, dans le salon des jeux²⁰. Les autres meubles qui étaient exposés ne lui ont pas appartenu mais sont très proches de ceux qu'elle possédait : cabinet chinois en laque prêté par la bibliothèque de l'Arsenal, commode en vernis Martin venant du château de Fontainebleau, table à jeu convertible à trois ou quatre joueurs provenant du musée de la carte à jouer d'Issy-les-Moulineaux, niche à chien du musée de Vandœuvre (Calvados). Du musée du Louvre (Département des objets d'art) provenaient une pendule au Chinois de Leroy, des pots couverts montés en bronze doré ayant fait partie des collections du Comte de Toulouse, des vases en porcelaine du Japon ayant appartenu au prince de Condé. Le musée avait rassemblé six pièces d'une exceptionnelle tenture de la manufacture de Beauvais, *L'histoire de l'Empereur de Chine*, provenant de quatre musées différents, Musée national du Château de Compiègne, Musée du Mans, Musée du Petit Palais à Paris et Musée du Louvre (département des Objets d'art). Des tapisseries tout à fait



L'Audience, l'une des pièces de la tenture de l'Empereur de Chine, tapisserie de Beauvais, détail. Musée de Compiègne

¹⁸ Une commode à décor chinois se trouve dans une collection privée ; le clavecin sur lequel elle a joué lors de sa détention en Bourgogne, au château de Savigny-les-Beaunes est au Victoria and Albert Museum à Londres. Un globe terrestre portant une dédicace à la duchesse du Maine est au Getty Museum à Los Angeles.

¹⁹ Cette table, d'époque Louis XIV, est entrée dans les collections du musée en 1954. MIDF 54.9.1.

²⁰ Voir contribution de Renaud Serrette dans le catalogue de l'exposition, p. 90.

semblables décoraient, en hiver, la chambre de la duchesse. L'une des tapisseries, *l'Audience de l'Empereur*²¹, était aux armes et aux chiffres du comte de Toulouse, frère du duc du Maine.

Une large place était faite aux divertissements qui occupaient les jours et surtout les nuits de la duchesse : jeux de société, musique, spectacles, théâtre, observations astronomiques. De nombreux documents avaient été rassemblés pour évoquer les musiciens, les danseurs, les comédiens, les écrivains qui animaient la cour de Sceaux.

La majorité des partitions musicales écrites pour les divertissements donnés à la duchesse ont malheureusement disparu. La Bibliothèque nationale de France avait cependant prêté des recueils de musique de Nicolas Bernier, *Les Nuits de Sceaux* et *Les jardins de Sceaux*. Si les compositions de Jean-Baptiste Matho, l'un des premiers musiciens ayant travaillé pour la cour de Sceaux, restent introuvables, Jean-Joseph Mouret qui fut surintendant de la musique du duc et de la duchesse du Maine, a laissé des éditions imprimées de certaines de ses œuvres, comme *Ariane, tragédie en musique*²². Une épinette à l'octave de Philippe Denis, prêtée par le musée de la musique, rappelait que la duchesse du Maine possédait deux clavecins signés Denis, l'un à Sceaux, l'autre à Paris, à l'hôtel de Moras. La duchesse du Maine était bonne musicienne, elle jouait du clavecin et de la flûte, et elle était aussi danseuse accomplie. Les fêtes de Sceaux étaient accompagnées de danses, souvent réglées par Guillaume Louis Pecour²³ où brillait Claude Ballon²⁴ et Mademoiselle de Subligny²⁵. Claude Ballon inventait des pas de danse spécialement pour la duchesse (*La Gavotte de Sceaux par Mr Balon*, XII^e recueil de danses pour l'année 1714²⁶).

En ce qui concerne, les écrivains et les littérateurs, on pouvait voir d'intéressants portraits gravés de Nicolas de Malézieu, Madame de Staal de Launay, l'abbé Chaulieu, Jean-Baptiste Rousseau, le cardinal de Polignac, le président

²¹ Musée national du château de Compiègne.

²² Paris BNF département de la musique

²³ Gravure de François Chéreau, Paris - BNF estampes

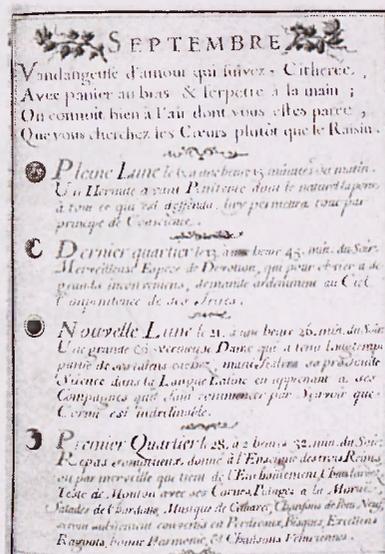
²⁴ Gravures d'Antoine Trouvain, Robert Bonnart, Pierre Le Pautre, Paris - BNF estampes

²⁵ gravure de Mariette, Paris - BNF estampes

²⁶ Paris BNF, bibl. de l'Opéra.

Hénault, Antoine Houdar de la Motte, Fontenelle, la marquise de Lambert, ainsi que trois toiles, l'une représentant *la marquise du Châtelet* venant des collections du château de Breteuil²⁷, l'autre un portrait de *Voltaire à l'âge de 24 ans*, provenant du musée Carnavalet²⁸, la troisième, prêtée par le musée de Versailles, montrant *Fontenelle, La Motte et Saurin chez Madame de Tencin* par Jacques Autreau. Le divertissement préféré de la duchesse du Maine restait le théâtre. Elle n'hésitait pas à monter sur scène et à jouer les rôles les plus variés auprès d'acteurs reconnus comme Baron²⁹ qui joua dans *Joseph* de l'abbé Genest et interpréta le rôle de Mathan dans la reprise, à Sceaux, d'*Athalie* de Racine. C'est Jean Bérain fils qui conçut les costumes pour cette pièce³⁰. L'inventaire après décès de la duchesse du Maine indique qu'elle possédait dans son garde-meuble de nombreux costumes de théâtre. Tous ont disparu. Pour les évoquer, le musée Galliera, Musée du costume de la ville de Paris avait consenti le prêt de trois exceptionnels costumes d'époque³¹.

La duchesse du Maine possédait une importante bibliothèque. La plupart des livres, imprimés ou manuscrits ont été dispersés ; cependant, le musée de l'Île-de-France a eu la possibilité d'acquérir quelques exemplaires à ses armes ou à son emblème : *Almanach de 1721*, magnifique manuscrit à l'emblème de la Mouche à miel, relatant les événements survenus à la cour de Sceaux durant l'année 1721 ; *Théâtre de Boursault*, édition en trois volumes dédiée à la duchesse du Maine et reliée à ses armes ; *Traduction de quelques-*



Almanach de 1721, manuscrit relié à l'ordre de la Mouche à Miel. Coll. MIDF. photo Lemaître

²⁷ *Portrait de la marquise du Châtelet*, Anonyme, XVIII^e siècle, huile sur toile, coll. du château de Breteuil.

²⁸ Atelier de Nicolas de Largillière, *Portrait de Voltaire à l'âge de 24 ans*, copie du portrait peint en 1718, huile sur toile, Paris musée Carnavalet.

²⁹ Jean Daullé (1703-1763), *Michel Boyron dit Baron* d'après François de Troy, 1732, burin sur papier vergé, Paris, musée Carnavalet.

³⁰ Jean Bérain fils (1674-1726), *Dessins de costumes pour Athalie*, dessins à la plume et aquarelle, manuscrit relié, Versailles, Bibliothèque municipale.

³¹ Habit d'homme (1755), pièce d'estomac (vers 1710/1720), casaquin dit de chasse (1730/1740).

uns des plus jolis endroits de Catulle, manuscrit à l'encre brune aux armes de la duchesse du Maine.

Étaient également exposés divers manuscrits : lettres (lettres autographes de la duchesse du Maine au chevalier de Saint-Point ³²), manuscrit relatant la translation des reliques de saint Mammès ³³, attribution d'une pension à la femme de chambre de Mlle du Maine ³⁴, divers mémoires du duc du Maine ³⁵.

Toute sa vie la duchesse fit preuve d'une grande curiosité intellectuelle. Elle s'intéressait aux sciences et surtout à l'astronomie. Autour du tableau de François de Troy, *La leçon d'Astronomie* ³⁶, où elle est représentée avec Nicolas de Malézieu qui lui enseigne cette science, avaient été rassemblés des instruments scientifiques d'époque ³⁷ : globe céleste, cadran solaire portatif, nécessaire de mathématiques, et microscope composé.

La dernière partie de l'exposition était consacrée aux relations de la duchesse et de Voltaire avec le prêtre exceptionnel de quarante ouvrages provenant de la bibliothèque de l'écrivain qui se trouve aujourd'hui à Saint-Petersbourg. A la mort de Voltaire, l'impératrice de Russie, Catherine II avait racheté une grande partie des livres de sa bibliothèque. Les éditions sélectionnées, souvent annotées de sa main, représentaient pratiquement tous les aspects de sa vie et de son œuvre comme l'indique, dans le catalogue de l'exposition, Nicolas Kopanev, conservateur de ce fonds prestigieux.

* * *

*

³² 1741-1744, MIDF 93.8.1

³³ 1726, MIDF 78.1.1

³⁴ 1744, MIDF 95.22.15

³⁵ *Mémorial des choses dont je veux me souvenir pour l'artillerie* (MIDF 96.15.11)
– *Mémoire instructif que j'ai fait pour mon fils le prince de Dombes qui sont nécessaires au Colonel Général des Suisses* (MIDF 96.15.9)

³⁶ Sceaux, MIDF inv. 88.24.1

³⁷ Prêts du Musée des Arts et Métiers, de la Bibliothèque nationale de France et du musée du Louvre.

LE COLLOQUE :

La duchesse du Maine (1676-1753), une mécène à la croisée des arts et des siècles.

En ouverture de l'exposition, s'est tenu, dans l'Orangerie du domaine de Sceaux, du 25 au 27 septembre 2003, un colloque international qui a rassemblé des chercheurs et des universitaires venus d'horizons différents. Vingt et une communications furent présentées. Organisé à l'initiative de Catherine Cessac, musicologue, directrice de recherche au CNRS, attachée au Centre de musique baroque de Versailles³⁸, ce colloque avait pour objectif d'étudier « les mouvements d'idées, les courants artistiques et leurs productions qui se développèrent autour de la duchesse et grâce à elle, en particulier dans son château de Sceaux ». Ce thème nécessitait les compétences diverses de spécialistes de l'histoire, de la littérature, de la philosophie, du théâtre, de l'histoire de l'art, de la danse et de la musique³⁹.

En 1700, le duc du Maine avait fait l'acquisition du Domaine de Sceaux. Très rapidement la duchesse du Maine qui souhaitait s'évader de l'atmosphère pesante de Versailles y organisa une cour joyeuse où il fallait que « la gaîté eût de l'esprit ». Elle s'entoura de savants, d'écrivains, de musiciens, de danseurs et de comédiens, créant l'un des premiers foyers artistiques indépendants de la cour de Versailles. Les divertissements organisés pour la duchesse du Maine connurent leur apogée avec les Grandes Nuits de Sceaux qui de quinze jours en quinze jours eurent lieu d'avril 1714 à mai 1715. Un grand nombre des artistes qui travaillèrent pour la duchesse s'illustrèrent ensuite à la cour de Louis XV.

Les ambitions politiques de la duchesse du Maine la poussèrent à comploter avec l'Espagne contre le Régent qui finit par la faire arrêter et l'assigna à résidence en Bourgogne

³⁸ Catherine Cessac a écrit plusieurs biographies consacrées à des musiciens de la période baroque comme Nicolas Clérambault, Daniel Danielis, Elisabeth Jacquet de la Guerre et Marc-Antoine Charpentier. Elle a réalisé pour ce dernier, dans le cadre des célébrations nationales, un site internet, accessible par le serveur du ministère de la Culture.

³⁹ Cf. *La duchesse du Maine (1676-1753), une mécène à la croisée des arts et des siècles*, sous la dir. de Catherine Cessac et Manuel Couvreur, édité par Fabrice Preyat, Bruxelles, éd. de l'Université libre de Bruxelles, 2003, (études sur le XVIII^e siècle ; 31), actes du colloque de Sceaux (25-27 sept. 2003)

pendant toute l'année 1719, tandis que ses familiers étaient à la Bastille et le duc du Maine enfermé dans la forteresse de Doullens. A son retour, elle reprit ses activités festives mais, avec un peu moins d'entrain. La deuxième cour de Sceaux, qui s'organise après 1720, se rapproche de l'esprit des salons du XVIII^e siècle. Jusqu'à la fin de sa vie la duchesse restera curieuse de tout, de littérature comme de poésie et de théâtre, de philosophie comme de mathématiques ou d'astronomie.

Les plus grandes personnalités de l'époque furent présentes à la cour de Sceaux : parmi les écrivains il faut citer Voltaire, Fontenelle, Chaulieu, Houdar de la Motte ; parmi les musiciens, Delalande, Mouret, Marchand, Bodin de Boismortier, le marquis de Dampierre ; parmi les peintres de Troy et Gobert, sans oublier l'acteur Baron, le danseur Ballon, et les fidèles mentors Genest et Malezieu ⁴⁰.

Les intervenants au colloque s'efforcèrent de cerner la personnalité complexe de la duchesse, frivole mais proche de l'Académie et du Petit Concile de Bossuet, attachée à la grandeur du règne de Louis XIV mais déjà ouverte aux modes de pensées du siècle des Lumières, « passeuse » des arts entre deux époques, soucieuse du « bon goût », imbue de son rang de princesse du sang mais aimant jouer les soubrettes et les bergères, et pratiquer humour et dérision.

Les premières communications s'attachèrent à montrer la place de la duchesse parmi ses contemporains.

Katia Béguin ⁴¹, étudia, à partir de l'exemple des Condé, *Les enjeux et les manifestations du mécénat aristocratique à l'aube du XVIII^e siècle*. La Renaissance avait fait du mécénat, un impératif pour les princes. Par contre, pendant le règne de Louis XIV, le mécénat des « Grands » apparaissait comme une tentative d'opposition au pouvoir royal et à sa munificence. Les arts concouraient à l'affirmation du statut des princes au sein d'une compétition pour le prestige qui dépassait le cadre national même.

Roland Mortier ⁴², dressa le portrait de la duchesse à travers les écrits des mémorialistes et des écrivains de l'époque comme Saint-Simon et la princesse Palatine, très hostiles aux

⁴⁰ Cf. Introduction de Catherine Cessac et Manuel Couvreur dans les Actes du colloque, p. 7.

⁴¹ Maître de conférence en histoire moderne à Paris I.

⁴² Professeur émérite de l'Université libre de Bruxelles, membre de l'Institut de France.

Maine ou comme Madame de Staal-Delaunay, la marquise du Deffand ou Horace Walpole plus objectifs. (*La cour de Sceaux, les écrivains et la duchesse du Maine*).

François Moureau ⁴³ analysa les conséquences de la conspiration de Cellamare dans l'opinion publique. Si la presse officielle resta discrète sur l'événement, les gazettes manuscrites dites « nouvelles à la main », se firent l'écho de sentiments très défavorables à l'égard des légitimés et de leur cause.

Les exposés qui suivirent firent entrer l'auditeur dans l'intimité de la duchesse.

Marc Favreau ⁴⁴, grâce à une étude approfondie de l'inventaire après décès de la duchesse du Maine, dressé de février à juillet 1753, montra la richesse de ses biens mobiliers à Sceaux, Anet, Sorel et Paris ainsi que dans son relais de poste de La Queue ⁴⁵, et put ainsi cerner ses goûts artistiques et décoratifs, en particulier sa prédilection pour les objets d'Extrême Orient.

Nina Lewallen ⁴⁶ démontra que la construction du Pavillon de la Ménagerie à Sceaux et celle de l'hôtel du Maine à Paris, dans le faubourg Saint-Germain, « souligne la diversité du mécénat artistique de la duchesse du Maine ». A la croisée de deux époques, elle employait de façon interchangeable, la grande manière du XVII^e siècle et celle plus intimiste du XVIII^e siècle. En dépit de leur aspect très différent, tous les édifices construits par la duchesse servaient un seul but : « faire taire ceux qui, à la Cour, voulaient contrecarrer ses ambitions politiques ».

Gérard Rousset-Charny ⁴⁷, décrit dans les actes du colloque les diverses résidences de la duchesse et rappelle qu'elle a fait travailler de nombreux architectes, comme Germain Boffrand, Jacques de La Guêpière, Robert de Cotte et Armand-Claude Mollet.

⁴³ Professeur de littérature à l'Université de Paris IV.

⁴⁴ Maître de conférence à l'Université de Bordeaux.

⁴⁵ Aujourd'hui La Queue-les-Yvelines, près de Montfort-l'Amaury.

⁴⁶ Docteur en histoire de l'art, diplômée de l'Université de Columbia et maître de conférence en histoire de l'architecture à l'Université d'Auburn, auteur d'une thèse sur deux hôtels particuliers de l'époque de la Régence, l'Hôtel du Maine et l'Hôtel Matignon, consacre ses travaux au mécénat artistique et architectural de la duchesse du Maine.

⁴⁷ Attaché de conservation au musée de l'Île-de-France.

L'après-midi du jeudi 25 septembre fut consacré à l'étude de la musique et de la danse à la cour de Sceaux, en particulier lors des fêtes de Châtenay et des Grandes Nuits de Sceaux.

Catherine Cessac⁴⁸ établit la liste des nombreux compositeurs qui travaillèrent pour la duchesse. L'un des musiciens officiels de sa cour, désigné tantôt comme « ordinaire de la musique de S.A.S. Monseigneur le duc du Maine », tantôt comme « ordinaire de la musique de S.A.S. Madame la duchesse du Maine » fut Jean-Joseph Mouret. La disparition de nombreuses sources ne permet pas d'appréhender dans toute sa réalité la place occupée par la musique lors des divertissements de Sceaux. Pour la duchesse du Maine, la musique « était avant tout de l'ordre du délassement plus que de l'investissement, davantage un *ornement* supplémentaire à la somptuosité de ses fêtes qu'un art majeur⁴⁹ ». Elle était cependant excellente musicienne et jouait de deux instruments, du clavecin et de la flûte. Elle avait donné à ses enfants les meilleurs professeurs. Le prince de Dombes jouait du basson, le comte d'Eu du violon et Mademoiselle du Maine du clavecin. La plupart des pièces écrites pour la cour de la duchesse sont de petite ou de moyenne forme qui appartiennent au répertoire des divertissements. Certains thèmes développés furent tout de même novateurs comme *Les amours de Ragonde*, où sont mis en scène des personnages ordinaires s'exprimant en musique pour l'une des premières fois.

Une table ronde réunit ensuite deux jeunes chercheurs et un facteur de clavecin sous la direction de Catherine Massip⁵⁰

Anne Delvare⁵¹ qui prépare une thèse sur l'un des musiciens de la cour de Sceaux, Thomas-Louis Bourgeois, analysa une œuvre de cet artiste, jouée à Sceaux lors de la onzième Grande Nuit, *Le comte de Gabalis et les peuples élémentaires*. « Traité sur un mode ironique et parfois comique, le sujet fut prétexte à un spectacle fastueux » qui n'est pas étranger à l'interruption provisoire des Nuits de Sceaux en raison de la dépense excessive qu'il occasionna.

⁴⁸ Cf. note 38

⁴⁹ Cf. Actes du colloque p. 107.

⁵⁰ Conservateur en chef. BNF Bibliothèque de l'Opéra.

⁵¹ Doctorante en musicologie à l'Université de Nancy 2, attachée au Centre de musique baroque de Versailles.

Benoît Dratwicki ⁵² qui termine une thèse de musicologie sur l'œuvre de François Colin de Blamont, démontra combien cet artiste, futur surintendant et maître de musique de la Chambre de Louis XV, fut influencé par le style musical italianisant des principaux musiciens de Sceaux.

Alain Anselm ⁵³ fit une communication sur les clavecins de la duchesse du Maine. Grâce à son inventaire après-décès, nous savons qu'elle possédait deux clavecins signés Denis. l'un à Paris, dans l'Hôtel de Moras (« Item un clavecin à ravalement fait par Denis en 1697 dans une boîte peinte en figures sur un pied de bois doré prisé cent quarante livres ») ; l'autre à Sceaux (« Item un clavecin fait par Philippe Denis dans sa boîte de bois peint à figures, sur un pied de bois de noyer, prisé cent vingt livres »). Au château d'Anet, elle possédait un clavecin fait par Nicolas Dumont. D'autre part, lors de son séjour forcé au château de Savigny-les-Beaunes, en 1719, elle eut l'occasion de jouer sur un clavecin signé Antoine Vaudry. Cet instrument daté de 1681, doté d'un décor « façon de la Chine » se trouve aujourd'hui au Victoria and Albert Museum de Londres.

Cette première journée se termina avec l'exposé de Nathalie Lecomte ⁵⁴ qui brossa un portrait de Claude Ballon, danseur et chorégraphe, maître à danser et pédagogue qui multiplia ses activités tant au service de la duchesse du Maine que du jeune roi Louis XV.

Cette communication fut illustrée par l'interprétation, devant le Pavillon de l'Aurore, de quelques-unes des danses dont il fut soit l'interprète soit le compositeur ⁵⁵.

Le vendredi matin 26 septembre fut consacré à l'étude d'un autre aspect de la personnalité de la duchesse, son goût pour les sciences, avec la brillante intervention de François

⁵² Chargé de la coordination de la saison musicale au Centre de musique baroque de Versailles. Doctorant en musicologie.

⁵³ Facteur de clavecins, organiste et organologue, spécialiste des instruments anciens à clavier, participe à la protection du patrimoine instrumental français. Membre du conseil scientifique du musée de la musique à Paris et de la Commission supérieure des Monuments historiques.

⁵⁴ Historienne de la danse, a collaboré à de nombreux ouvrages, *Dictionnaire de la musique en France au XVII^e et XVIII^e siècles* (éd. Fayard), *Dictionnaire de la danse* (éd. Larousse).

⁵⁵ Compagnie l'Eclat des Muses. Christine Bayle, chorégraphe.

Azouvi ⁵⁶ qui chercha à savoir si la duchesse était cartésienne. La philosophie de Descartes ne pouvait que séduire la duchesse du Maine. Le philosophe n'avait-il pas écrit que les femmes étaient plus à même de comprendre sa pensée car elles étaient exemptes de préjugés ?

Fabrice Preyat ⁵⁷, auteur d'une thèse consacrée au Petit Concile de Bossuet et à la christianisation des mœurs et des pratiques littéraires sous le règne de Louis XIV, chercha à mesurer le rôle précis joué par Charles-Claude Genest et Nicolas de Malézieu, tous deux proches de Bossuet, dans les manifestations culturelles de Sceaux.



Médaille de la Mouche à miel. coll. des Amis de Sceaux.

La suite du colloque chercha à déterminer ce qui l'emportait, de la préciosité ou de la frivolité, chez la duchesse du Maine.

L'auteur de ces lignes présenta une acquisition exceptionnelle du musée de l'Ile-de-France, un manuscrit calligraphié et enluminé sur vélin, relié en maroquin olive à l'emblème de la Mouche à miel, ordre de chevalerie de fantaisie créé vers 1703 par la duchesse pour attacher étroitement à sa personne, les familiers de sa cour. Ce manuscrit relate, mois par mois, dans un style poétique et facétieux, les menus incidents survenus pendant l'année 1721, année au cours de laquelle la cour de Sceaux se reconstitua après la conspiration de Cellamare.

Ioana Galleron-Marasescu ⁵⁸, qui a étudié la poésie mondaine pratiquée à la cour de Sceaux à travers les deux volumes des *Divertissements de Sceaux* ⁵⁹ tenta de situer la duchesse dans la querelle des Anciens et des Modernes sans pouvoir véritablement trancher la question.

Nicole Masson ⁶⁰ analysa « la poésie fugitive à

⁵⁶ Directeur de recherche au CNRS. Auteur de *Descartes et la France. Histoire d'une passion nationale*, Fayard, 2002.

⁵⁷ Docteur de l'Université libre de Bruxelles et chargé de recherches du FNRS. Ses travaux envisagent les rapports entre mécénat religieux, littérature et théologie.

⁵⁸ Maître de conférence à l'Université de Bretagne sud. Membre du CELLF - Paris IV - CNRS. Ses travaux ont porté sur la frivolité au XVIII^e siècle.

⁵⁹ *Divertissements de Sceaux*, Trévoux - Paris, Etienne Ganeau, 1712 et *Suite des divertissements de Sceaux*, Paris, Etienne Ganeau, 1725.

la cour de Sceaux, entre création individuelle et collective », montrant son rôle dans la sociabilité particulière créée par l'espace clos d'un cercle de familiers. « La création à la cour de Sceaux n'est pas libre ou spontanée [...] La duchesse occupe une place centrale dans la production des poèmes dont elle est à la fois la commanditaire et la destinataire, ce qui renforce sa position dans le cercle ».

Maurice Barthélémy⁶¹ étudia le rôle joué par Guillaume Amfrye, abbé de Chaulieu dans l'invention des spectacles qui seront caractéristiques de la cour de Sceaux : des intermèdes mêlant comédie, danse et musique, reliés par un thème général avec des interruptions pour les reprises de jeux et les collations. En effet, dès 1702, à la demande de Monsieur le Duc, frère de la duchesse, Chaulieu avait imaginé un spectacle construit de cette façon ; ce spectacle fut offert à la duchesse, en visite chez son frère à Saint-Maur.

Les quatre dernières communications du colloque portèrent sur l'importance du théâtre à la cour de la duchesse du Maine

Eric Van der Schueren⁶², spécialiste de la littérature française du XVII^e siècle, s'interrogea sur la tragédie biblique à Sceaux en étudiant *Joseph*, drame écrit par l'abbé Genest, en 1706, à l'instigation de Madame de Maintenon.

Manuel Couvreur⁶³ consacra son intervention à l'analyse des relations tumultueuses entre Voltaire et la duchesse.

Jean-Philippe Gersperrin⁶⁴, spécialiste de Fénelon rappela que Sceaux fut l'asile du goût pour la tragédie Antique entre Malezieu, « l'ancien » et Houdar de la Motte, « le moderne ».

La dernière intervention fut celle de Jacques Cormier⁶⁵ qui s'est attaché à montrer la modernité de deux pièces de

⁶⁰ Professeur de littérature française à l'Université de Poitiers, éditrice de Voltaire pour les œuvres complètes (Oxford), Présidente de la Société Rétif de la Bretonne.

⁶¹ Musicologue, bibliothécaire honoraire au conservatoire royal de musique de Liège, auteur de nombreux ouvrages sur la musique française au XVIII^e siècle.

⁶² Diplômé de l'Université de Bruxelles, professeur à l'Université de Laval (Québec).

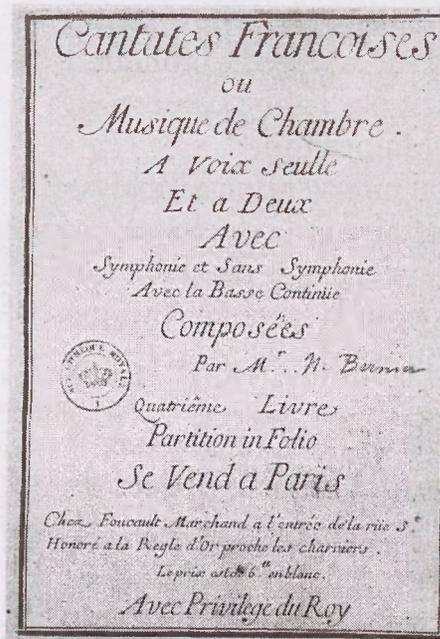
⁶³ Professeur à l'Université libre de Bruxelles, musicologue.

⁶⁴ Maître de conférence à l'Université de Toulouse II le Mirail.

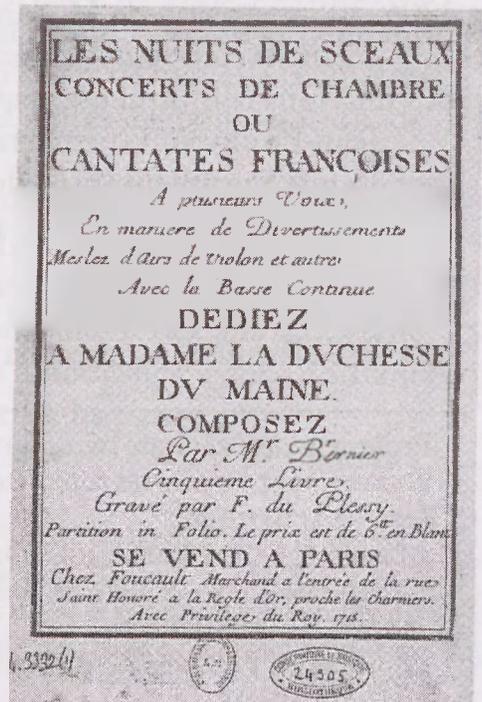
⁶⁵ Professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles. Prépare l'édition du théâtre de Madame de Staal-Delaunay.

Madame de Staal-Delaunay, dame de compagnie de la duchesse, *l'Engouement et la Mode*. « Bien avant que Ionesco et Tardieu fassent usage des automatismes de langage, Madame de Staal-Delaunay imagina des échanges verbaux qui se transforment en une mécanique folle, enchaînant réflexions absurdes et coq à l'âne qui dévoilent l'égoïsme forcené des êtres ainsi que leurs inconséquences ».

Jamais autant d'universitaires et de chercheurs ne s'étaient intéressés à la personnalité complexe de la duchesse du Maine. Jamais la cour de Sceaux n'avait été prise comme sujet d'étude. Tous les thèmes n'ont pas été abordés comme l'humour particulier pratiqué dans ce cercle restreint, ou la personnalité étrange de Nicolas de Malézieu ou encore les relations de la duchesse avec les peintres et les décorateurs. Cependant, ces trois jours de colloque permirent de comprendre les multiples facettes de la Duchesse, « passeuse » entre deux siècles.



Les Jardins de Sceaux
2^{ème} cantate par Nicolas Bernier
Paris, vers 1703 - BNF



Les Nuits de Sceaux
Par Nicolas Bernier
Paris, 1715 - BNF

LES CONCERTS :

Une série de concerts organisés par le Centre de musique baroque de Versailles permit de dresser le portrait musical ⁶⁶ de la duchesse et de redécouvrir des œuvres oubliées ⁶⁷.

- à Versailles : *Les Amours de Ragonde* de Jean-Joseph Mouret (Les Paladins - Opéra royal du Château de Versailles), *les Saisons* de Bodin de Boismortier, *Les jardins de Sceaux* de Bernier (Ensemble baroque de Limoges - Salon d'Hercule).

- à Sceaux, *Voltaire chez la duchesse du Maine*, spectacle conçu par Manuel Couvreur (Orangerie), *Les chasses de Sceaux*, fanfares du marquis de Dampierre (La symphonie du Marais, spectacle donné devant le pavillon de l'Aurore), *La dernière nuit de la duchesse du Maine* (spectacle conçu par Anne-Madeleine Goulet - la Ruelle d'Artémis - Orangerie), *Les Nuits de Sceaux* de Nicolas Bernier (Les Folies françaises - Orangerie).

Marianne de Meyenbourg
Conservateur au MIDF

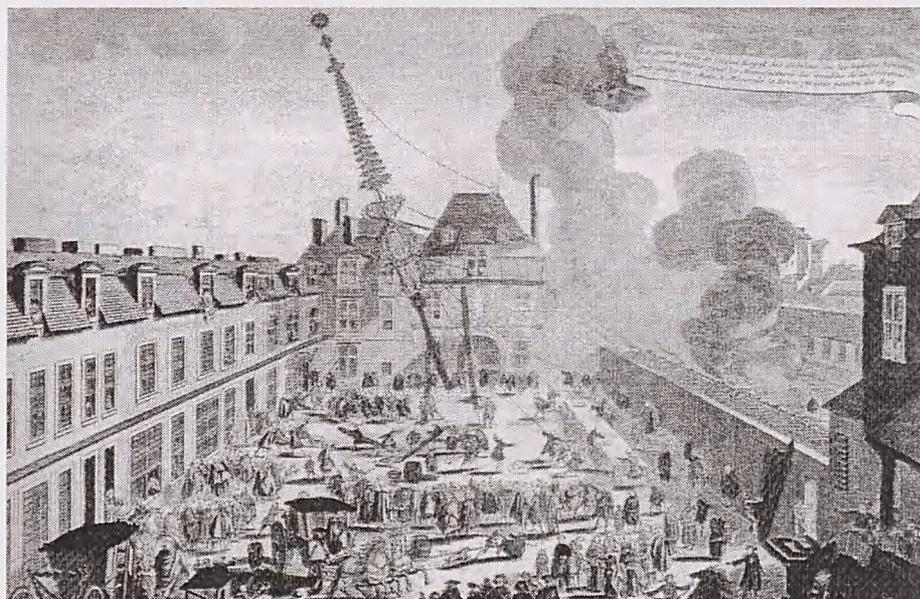
⁶⁶ Catherine Cessac, avec la collab. de Manuel Couvreur et Anne-Madeleine Goulet, *Un portrait musical de la duchesse du Maine, (1676-1753)*, Centre de musique baroque de Versailles, automne 2003, 151 p.

⁶⁷ Dans les années 1930, *les Amis de Sceaux* avaient déjà pu découvrir les œuvres de Nicolas Bernier et celles de Jean-Joseph Mouret, composées pour la 3^{ème} et la 13^{ème} Grandes Nuits. C'est ce que rapportait, Henri Lemaître, président de l'association, dans un article qu'il signait dans le journal *La Rive gauche*, en février 1931. Cela avait été possible grâce aux recherches de Jules de Froberville, un artiste peintre qui était aussi un musicologue passionné. Il avait retrouvé à la Bibliothèque nationale de vieilles partitions de musique baroque qu'il avait retranscrites. Il avait fait ensuite interpréter les airs, dans son atelier du boulevard Raspail par les musiciens de la Schola Cantorum. C'est ainsi que *les Amours de Ragonde* de Mouret et les cantates de Bernier, *Les Nuits de Sceaux*, avaient pu ensuite être joués sur le petit théâtre de l'ancienne mairie de Sceaux, en novembre 1930. Dans leur bulletin de 1931, *Les Amis de Sceaux* ont publié la partition de l'une des cantates de Bernier, jouée lors de la troisième grande nuit : *Air de la Nuit*, extrait de la cantate *Apollon, la Nuit et Comus* (paroles de Roy).

COMPTE RENDU DE LA VISITE DES GOBELINS

le 23 janvier 2003

Les Amis de Sceaux qui s'étaient intéressés au domaine de la Tapisserie en admirant la tenture commandée par le marquis de Seignelay, nouvellement entrée au Musée du Louvre, se retrouvent aujourd'hui à la Manufacture des Gobelins, entreprise d'Etat, pour approfondir la technique de cet art et apprécier les pièces réalisées pour meubler les châteaux royaux et les bâtiments officiels.



La cour de la Manufacture des Gobelins

C'est en 1477 que deux célèbres marchands-teinturiers en écarlate : Jean et Philibert Gobelin établissent leurs ateliers sur les bords d'un cours d'eau bien connu des Scéens, la Bièvre. Née dans les Yvelines, elle entre dans Paris à la Poterne des Peupliers. C'est alors une rivière encombrée de marais et qui gèle si fort l'hiver qu'elle fournit de grosses quantités de glace qu'on conserve dans des puits recouverts de terre d'où le nom du quartier : la Glacière.

Bientôt aux teinturiers se joignent les tanneurs, les blanchisseurs et les cinq hectares du terrain occupés par les corporations qui jouissent de jardins potagers privés, sont entourés d'un mur d'enceinte. On parle déjà de « manufacture », reconstruite à l'emplacement d'un hôtel vraisemblablement habité par la *Reine Blanche*¹, bâtiment aujourd'hui restauré dont on peut encore apercevoir un pignon et une poivrière authentiques. C'est là aussi que se serait déroulé en 1392 le fameux « *bal des Ardents* » qui aurait failli coûter la vie à Charles VI parmi les invités couverts d'étoupe et rôtis tout vifs. En 1602, les descendants des Gobelins laissent l'entreprise à deux lissiers flamands : François de la Planche et Marc Comman appelés par Henri IV.

Soixante ans plus tard Colbert rachète et restaure la propriété pour installer dans ses murs la « Manufacture royale des tapisseries de la Couronne ». Lissiers, orfèvres, graveurs, célèbrent la splendeur de Louis XIV qui place Charles Le Brun à la tête de la Manufacture.

Dans l'enceinte des Gobelins sont réunis les ateliers parisiens où avaient été réalisés, d'après les cartons de Bérain : « les Attributs de la Marine ² » et l'atelier de Maincy qui travaillait pour Fouquet.

Désormais les plus grands maîtres verront là leurs projets exécutés : Poussin, Mignard, Van Loo, Boucher et plus près de nous Lurçat, Gromaire, Picasso...

Aujourd'hui les tapisseries qui sortent des Gobelins sont une manifestation du prestige de l'Etat et depuis quatre siècles ni les métiers ni l'art des lissiers n'ont changé.

Depuis 1826, les Gobelins abritent l'ancienne Manufacture des tapis de la Savonnerie, fondée en 1604, installée jusque là sur la colline de Chaillot. Ce n'est qu'en 1940 que la Manufacture des tapisseries de Beauvais, créée en 1664, sera, elle aussi, accueillie aux Gobelins.

¹ Blanche d'Artois, fille de Robert, le frère de Saint Louis.

² Cette tapisserie a été décrite dans le numéro précédent n° 19.

Sur le plan architectural, le bâtiment, incendié sous la Commune, a été reconstruit en 1912 par l'architecte Camille Formige. Juchées sur les quatre colonnes de l'avant-corps de la façade au 42 de l'avenue des Gobelins, les cariatides d'Injal supportent vaillamment un fronton de Landovski.

Nous pénétrons maintenant par la cour de côté dans l'ossature du XVII^e siècle. Sur un mur, au passage, nous notons une vue cavalière de Paris datée de 1739 représentant les quartiers Saint-Jacques, Saint-Marcel et Saint-Victor... Nous gravissons l'escalier des Gobelins dont la riche rampe de fer forgé a été exécutée par Georges Rouse et nous pénétrons dans les ateliers rénovés.

A côté des ateliers de fabrication, il y a toujours des ateliers de restauration. Des ébénistes, des menuisiers, des peintres travaillent à l'entretien du patrimoine. Dans la grande galerie les artistes travaillent à la lumière du jour de 8 heures 30 à 16 heures 30 selon les techniques de haute-lice (chaîne du métier verticale) ou de basse-lice (chaîne de métier horizontale). Cette dernière technique utilisée par l'homme sédentarisé est apparue dès le néolithique.

La conférencière tente de nous initier à la technique, en nous énonçant les termes qu'elle va employer tout au long de la visite :

Licier : *artiste qui tisse les tapisseries. Le basse-licier tisse sur un métier de basse-lice dont le plan de chaîne est horizontal, les lices disposées sous la nappe de chaîne étant commandées par des sortes de pédales ou « marches ».*

Le métier de haute-lice est caractérisé par la situation verticale de la nappe de chaîne. Les lices placées au-dessus de la tête du licier sont tirées à la main, le carton étant placé derrière le licier qui l'exploite grâce à un miroir.

Les lices ou lisses *sont des cordelettes en forme de boucle prenant chaque fil de chaîne. Tous les fils de numéro pair sont embarrés dans une même série de lices, tous les fils de numéro impair dans une autre série. Les fils de chaque série sont reliés par un « bâton de lame » qui, actionné par une pression du pied, fait abaisser sur 40 cm une des nappes de chaîne. En haute lice, les lices sont actionnées par l'action de la main permettant d'amener en avant les fils de la nappe arrière et de les croiser avec ceux de la nappe avant qui reste fixe.*

Le peigne est un outil en buis, en ivoire ou en métal à l'aide duquel le licier tasse les « duites » (résultat de deux « passées » entre les fils de chaîne) dans la chaîne.

Les piennes sont les écheveaux de 10 cm de large comptant un nombre déterminé de fils au centimètre, chacun ayant une longueur supérieure à celle de la chaîne prévue.

La maquette est le projet à échelle réduite précédant l'établissement du carton grande nature.

La chaîne est l'ensemble des fils tendus entre les « ensouples » (cylindres de bois reposant sur les « coterets ou jumelles » horizontalement dans le métier de basse lice, verticalement dans le métier de haute lice). C'est le support du tissage.

La longueur de la chaîne correspond à la longueur de l'ouvrage achevé et elle est préparée avant le tissage.

La trame est l'ensemble des fils passés entre les fils de laine ou de soie qui recouvrent la totalité des fils de chaîne. En tapisserie, la trame seule reste visible.

Le rentrayage est l'opération qui permet de reconstituer les parties usées ou détruites d'une tapisserie.

Une tenture est un ensemble de tapisseries qui traitent d'un même sujet, exemple : L'Apocalypse d'Angers.

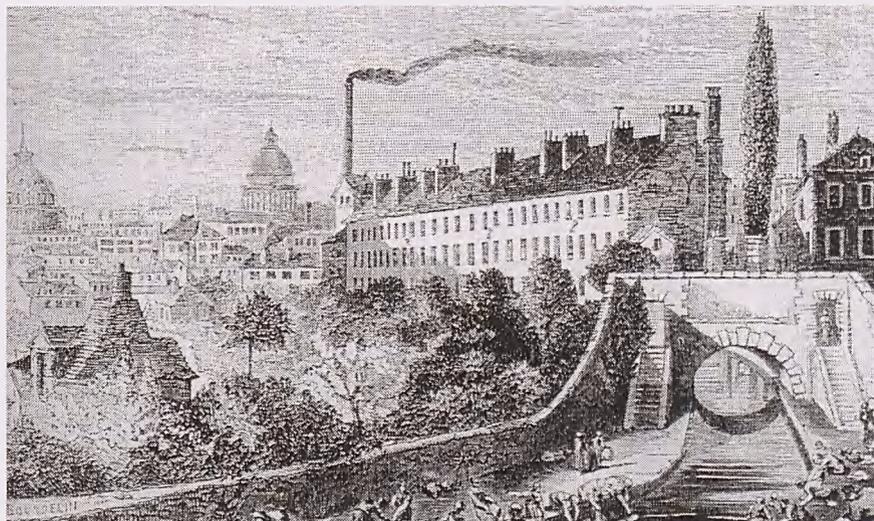
La tombée désigne la phase finale lorsque le tissage étant terminé, la tapisserie est libérée du métier.

Ces quelques termes en tête, nous allons maintenant admirer les artistes au travail. Nous nous arrêtons devant une nature morte de Matisse, juxtaposition de quadrilatères.

Chaque année une « Commission des cartons » présidée par l'Administrateur du Mobilier national, un galériste et un représentant du ministère de la Culture se réunit. Le fonds des Gobelins est cohérent ; aujourd'hui on s'attache beaucoup aux œuvres contemporaines.

Devant nous « *La Nuit* » d'après Bram Van Velde et « *Les Etoiles* » d'après A. M. Pecheur. Les œuvres issues de cartons deviennent des textiles. Le choix des échantillons est capital : 27 000 tons peuvent être proposés. « *La Couleur du regard* » de Claude Bellegarde retient notre attention ; un effet de relief nous interroge : il s'agit de « *crapotage* », sur une même chaîne des fils de grosseurs différentes ont été utilisés.

Dans la tapisserie « *Sans titre* » de Gérard Garrouste, la bordure met en valeur le motif. Au XVII^e siècle, précise la conférencière, les motifs décoratifs qui encadraient les pièces étaient exécutés avec le plus grand soin. Nous nous rappelons les bordures à grotesques de Bérain évoquées lors de notre visite au Musée du Louvre pour voir les « *Attributs de la Marine* »³.



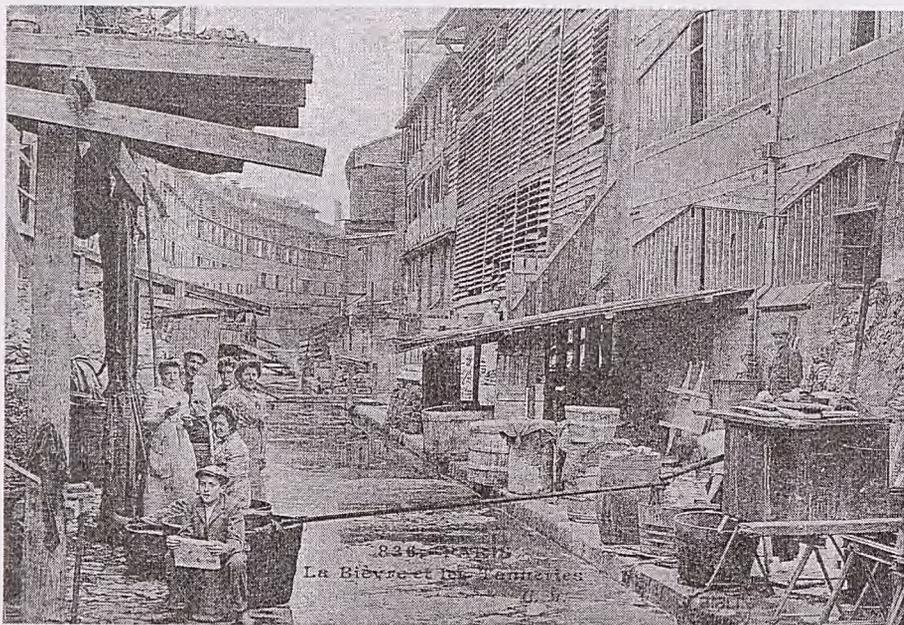
*La Bièvre et la manufacture des Gobelins ;
au fond le Val-de-Grâce et le Panthéon.*

Nous longeons le joli petit square et nous traversons la rue Berbier-du-Mets⁴, où siège le Mobilier national, sévère bâtiment de béton sablé de grès rose, symbole de la « modernité classique » d'Auguste Perret, érigé en 1936 pour renfermer l'inépuisable trésor du Patrimoine : bergères, tableaux, sculptures... Nous apprenons que c'est le Mobilier national qui gère la Manufacture des Gobelins.

³ tenture commandée par le marquis de Seignelay pour les appartements de sa femme au château de Sceaux. (voir plus haut).

⁴ Berbier du Mets (1626-1709) : premier Garde général du Mobilier de la Couronne.

Nous ne verrons pas la Bièvre : elle a été enterrée au début du XX^e siècle en raison de ses effluves nauséabondes, jusqu'à son débouché dans la Seine.



La Bièvre et les tanneries

Nous pénétrons dans un bâtiment muni de grandes verrières. Un silence religieux y règne. Nous nous extasions devant un immense tapis de sol, tissé en haute-lice par la Savonnerie selon la technique au « point noué » venue d'Orient et offrant une résistance toute particulière⁵. C'est une pièce réalisée d'après un carton de Pierre Dupont⁶ et de Simon Lourdet.

On admire l'application de l'artiste qui actionne les broches, tire un par un sur chaque fil de chaîne pour ramener le brin arrière en avant en travaillant de gauche à droite sur l'endroit. On le voit « tondre » son tissage avec des ciseaux spéciaux en maintenant l'ouvrage à l'aide d'une planchette. Il écarte maintenant les fils de chaîne pour regarder sa réalisation. Plus loin un licier est en train de « ranger » le velours d'un tapis avec une pointe de ciseaux pour redresser les fils et être en accord avec le carton. Ailleurs un autre

⁵ Le tapis posé à plat, susceptible d'être vu de tous côtés, rebelle aux déformations de la perspective est destiné à tenir dans un ensemble déterminé une place dont la valeur décorative, l'harmonie doivent demeurer à la mesure de sa discrétion.

⁶ Pierre Dupont : fils d'un trésorier de la gendarmerie de France qui obtint un logement puis un atelier en 1608 sous la Grande galerie du Louvre.

artisan procède au « *démêlage* » à l'aiguille des quelques 80 tons envisagés pour un carton de Vasarely.

Notre visite s'achève sur la présentation de meubles anciens en particulier une banquette du XVII^e siècle exécutée avec des motifs à fond sombre dans un tissu Louis XIV retravaillé dans une découpe de bois Louis XV.

Nous allons quitter cette Manufacture des Gobelins un peu plus savants, persuadés en tout cas que les Arts décoratifs ne sont pas des arts mineurs et que les pièces bien fournies en laine et exécutées par la main de l'homme avec leurs formes et leurs apparences nouvelles prendront toujours le pas sur celles réalisées par des techniques mécaniques.

Micheline HENRY

BIBLIOGRAPHIE :

Michel Le Moël, Le Mythe de l'hôtel de la reine Blanche : in *Cahiers de la Rotonde*, n°11.

Claude Villeneuve, *Tapisserie-dentelle*. – Paris, Hachette, 1976 (Redécouvrir les métiers d'art).

ILLUSTRATIONS :

Les clichés sont extraits du livre de Simon Texier , *Le 13^e arrondissement*. Itinéraires d'histoire et d'architecture. – Paris,

E P H E M E R I D E S

2 0 0 3

MARS

Sceaux Magazine change de format et de présentation

Une étude montre que 8 200 étudiants sont inscrits dans les établissements de Sceaux.

Réouverture, le 29 mars, du cinéma Trianon, complètement rénové.

AVRIL

Début de rénovation du marché. Les commerçants sont installés sous une halle temporaire sur le parking de Penthièvre. Parking provisoire le long du Mail, boulevard Colbert.

MAI

Brocante aux Blagis.

JUIN

Marché de Provence, fêtes félibréennes. Les 20-21, fête de la musique accompagnée par le Feu de la Saint-Jean.

JUILLET - AOUT

L'opéra de Mozart « Les Noces de Figaro » est représenté en plein air au château de Sceaux.

SEPTEMBRE 21-22

Journées du Patrimoine, consacrées à Sceaux à la mise en valeur du patrimoine architectural du quartier des Blagis.

Du 24 septembre au 16 janvier 2004, exposition au Musée de l'Île de France « une journée chez la duchesse du Maine ».

Du 20 septembre au 31 octobre, exposition à la bibliothèque municipale consacrée aux manuscrits de Florian, Boissy d'Anglas et Palloy.

OCTOBRE

Projet de curage du grand canal du Parc de Sceaux qui doit commencer en 2004. Le pont japonais devant la bibliothèque a été rénové et repeint en carmin selon la tradition japonaise.

Le café situé 13, rue Houdan face à l'église, a changé de propriétaire. La famille Fouilloux, qui l'avait tenu pendant trois générations, l'a cédé à Raoul et Christiane Granier.

NOVEMBRE

E.D.F.-G.D.F. ont quitté le château de l'Amiral » fin octobre. Projet du Conseil général de l'acquérir pour y installer certains de ses services.

Ventes de principe par le Conseil général des bâtiments de la Gendarmerie à la ville de Sceaux, ce qui entraîne une révision des projets d'agrandissement de l'Hôtel de Ville.

du 16 au 23 novembre, la Paroisse de Sceaux fête ses 800 ans au moyen d'une exposition, avec conférence et film (montage diapo.)

Le 22, réouverture du marché de Sceaux rénové. Rénovation du parking de la place du Général De Gaulle.

DECEMBRE

Du 5 au 14, foire aux santons. Première biennale de l'art santonnier à Sceaux. Marché de Noël aux Blagis.

RAPPORT MORAL

présenté le 8 mars 2003

Chers amis

Il me revient une fois encore de vous présenter le Rapport moral de notre société. Comme vous avez pu le constater nous avons avancé cette Assemblée générale au début du mois de mars, à la demande de la Bibliothèque municipale qui a besoin de la salle où nous nous trouvons dès la semaine prochaine, pour présenter une exposition à l'occasion de la réouverture du cinéma Trianon. Je ne peux que vous inciter à revenir bientôt ici même, pour retrouver des souvenirs sur le cinéma en général et, en particulier, sur notre bon vieux Trianon que nous serons heureux de retrouver au cœur de Sceaux.

Que sont devenus les Amis de Sceaux depuis un an ?
Quelles réalisations vous avons-nous proposées ?

En premier, notre cher Bulletin : vous venez de le recevoir, il n'est pas très épais, mais comme d'habitude vous y trouverez les traces de la causerie présentée lors de l'Assemblée générale précédente, en l'occurrence celle que je vous avais présentée sur l'histoire de la Bibliothèque municipale. Vous trouverez surtout une étude très nouvelle sur la « Société populaire » durant la Révolution. C'est le résultat du travail de Jacqueline Combarous qui est l'un de nos membres le plus souvent en quête de sujets originaux pour aider à la connaissance du passé de Sceaux.

Vous y trouverez les chroniques habituelles : éphémérides, comptes-rendus des visites par Micheline Henry, l'image du vieux Sceaux par Gabrielle Garapon et de brèves nécrologies des adhérents qui nous ont quittés cette année. Hélas la liste s'allonge depuis le 1^{er} Janvier avec la disparition

de Monsieur Chevrier et de Madame Deselle. Elle n'était pas adhérente car sa mauvaise santé l'avait éloignée de toute relation sociale, mais nous avons appris tout récemment son décès et nous ne pouvons pas oublier qu'elle fut durant tant d'années la seule libraire de Sceaux, issue d'une des plus anciennes familles autochtones : elle était très fière d'être scéenne « depuis Philippe-Auguste » !

Je voudrais profiter de cette Assemblée générale pour remercier non seulement les rédacteurs des articles, mais faire une mention particulière pour Maud Espérou qui a mis son expérience pour nous aider à présenter mieux et plus rapidement la copie... ainsi que pour Monsieur Charbonnier qui assure la relecture et la correction matérielle définitive. Qu'ils en soient ici publiquement remerciés.

Je rappelle que notre appartenance à la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de Paris et d'Ile-de-France nous incite à la publication annuelle de nos travaux de recherches. Dans le passé nous avons même répondu « présent » pour participer aux colloques que cette Fédération organise tous les 2 ou 3 ans sur des thèmes variés : *la vigne et le vin en Ile-de-France* nous avait beaucoup plus inspirés que le sujet de cette année sur *le corps et la santé*.

NOS ACTIVITES EXTERIEURES :

La période électorale du printemps a repoussé l'organisation de nos visites à l'automne : en décembre c'était la Maison de Chateaubriand pour voir l'exposition consacrée au centenaire de la publication du *Génie du Christianisme*.

Et tout récemment en février : la visite de la Manufacture des Gobelins, visite organisée comme suite à celle que nous avons programmée au Louvre, pour admirer les tapisseries commandées par Seignelay pour son château de Sceaux.

Nous avons poursuivi notre politique de liaison avec les associations et/ou organismes locaux :

- en répondant aux Services techniques de la Ville concernant la famille du Bouzet, au sujet des tombes Tchitchagoff.

A ce sujet je rappellerai l'étude sur le cimetière de Sceaux que nous avons menée avec Françoise Petit en 1996 (cf. Bulletin n°13). Et l'activité de « conseil » qui nous a été demandée au sujet des tombes anciennes abandonnées, mais qui présentent un intérêt patrimonial.

- Avec les Gêmeaux en prêtant des cartes postales et des photographies pour aider à la réalisation d'un film par Monsieur Koster sur le Cinéma à Sceaux qui devra être présenté lors de la réouverture du Trianon à la fin du mois.
- Avec le Musée de l'Ile-de-France par le prêt d'une superbe gravure d'Israël Sylvestre qui figure à l'exposition *Des statues dans un jardin*. Ce qui nous a permis de vous y inviter le 19 mars prochain à 15 heures. Cette visite spécialement organisée pour les Amis de Sceaux, sera conduite par Madame Lagardère, commissaire de l'exposition. C'est une merveilleuse exposition. Certains d'entre vous nous ont déjà fait part de leur intention d'en profiter : c'est encore ouvert, vous pouvez vous y inscrire.
- Avec l'Association des Clos-Saint-Marcel : pour les aider à rédiger un petit historique de ce quartier, essentiellement agricole dans le passé, il faut bien le reconnaître.

Enfin nous avons entretenu des correspondances avec des associations « hors les murs » :

- l'Association pour la sauvegarde du passé embrunois (d'Embrun, Alpes de Haute-Provence...) pour faire connaître le buste, au Jardin des Félibres, de Clovis Hughes, enfant du pays d'Embrun, buste oublié dans le recension qui était faite par cette association des bustes à lui consacrés.
- Les Amis de la Bièvre pour faire rectifier l'appellation de ru des Blagis en ru de la Fontaine du moulin, dans l'exposition sur la Bièvre présentée dans le parc de Sceaux du 15 au 23 septembre dernier.
- Quelques réponses à des questions individuelles comme : quid de l'autorisation donnée par Colbert aux habitants de Fontenay à cultiver des roses ? ou quid du

culte de Saint Mammès ? ou apporter notre aide à une étudiante en histoire de l'art sur les statues du Jardin des Félibres.

La grande affaire qui a beaucoup retenu notre attention a été l'acquisition d'un ordinateur pour l'association ; je vous en avais parlé l'an dernier : il venait d'arriver et nous en étions très fières, mais assez inexpérimentés. La mise en route a été longue et pénible d'autant plus qu'un problème inhérent à la liaison avec l'imprimante, totalement indépendant de nous et de notre incapacité, nous a empoisonnés l'année et finalement coûté cher ! Enfin tout est clair maintenant et nous pouvons « sortir » nos textes et des productions diverses.

Nous allons pouvoir étudier avec la Bibliothèque Municipale, notre passage sur Internet.

NOS PROJETS :

Il y a toujours un projet de voyage en Bretagne : Lamballe, Penthièvre... etc. à l'automne. Espérons que nous le mènerons à bien et que cela ne deviendra pas un nouveau « Salon doré » de la Banque de France...

Nous avons surtout des projets de travail :

L'approvisionnement alimentaire de Sceaux, idée née du don fait par Monsieur Flahaut, que je remercie ici, d'une affiche sur la marché en 1821. Il serait intéressant de faire ce travail avant la fin des travaux de la Halle fin novembre... Avis aux amateurs...

Toujours l'habitat social à Sceaux pour lequel nous attendons de trouver un étudiant en histoire qui en ferait un sujet de maîtrise : Catherine Rhein s'en occupe...

Charaire : c'est en cours, deux de nos membres sont sur le sujet.

L'œuvre d'Edouard Depreux à Sceaux, sujet un peu en liaison avec l'habitat social car j'ai été frappée en lisant les comptes-rendus des séances du Conseil Municipal sous la VI^e. République, de voir que ce sujet revenait souvent.

Enfin la mise en mémoire de nos collections : c'était un des objectifs de l'acquisition de l'ordinateur.

CONCLUSION :

Nous espérons avoir une année active : aider plus nos concitoyens à prendre conscience du passé de Sceaux ; tant que nous nous y intéressons le passé est vivant, il nous aide à comprendre le présent, mais il ne doit pas nous figer sur un moment, une époque ; nous sommes au XXI^e Siècle, il est inutile d'avoir des regrets du passé.

Thérèse Pila

IN MEMORIAM

JEAN CHEVRIER, décédé en février 2003.

A fait partie de notre Conseil d'administration, depuis la renaissance de notre association jusqu'en 1993. Il a fait don à notre fonds local d'archives sur les formations musicales à Sceaux. Ce fonds intéressant a été remis depuis à Madame Jacqueline Loewenguth, présidente du Festival de l'Orangerie de Sceaux.

MADELEINE DESELLE décédée en février 2003.

Ancienne libraire bien connue des vieux Scéens, descendante d'une famille de cultivateurs installée à Sceaux depuis Philippe Auguste disait-elle. Elle a relaté, entre autres, dans le Bulletin n° 2 (1985) le mariage de son aïeul Nicolas Saulnier en 1832, sous Louis Philippe qui dotait les couples qui s'uniraient le même jour que sa fille.

GUY DESGRANGES nous a quittés le 3 mars 2003

Il a participé quelque temps à notre Conseil d'administration et fut président de l'antenne de Sceaux du collège fontenaisien.

MARC BALLAND, décédé le 12 mars 2003.

Pendant et surtout durant sa retraite a donné libre cours à sa fibre d'artiste peintre. Sa femme Claire fait partie de notre Conseil d'administration depuis 1998.

JOSEPH VARRO, décédé fin mai 2003.

A fondé et animé l'association d'histoire locale du Plessis Robinson tout en restant un membre fidèle de notre société qu'il avait rejoint en 1995.

SIMONE MOURGUES, nous a quittés le 9 août 2003.

Avec son mari Jacques, elle a participé avec dévouement aux nombreuses manifestations des Méridionaux de Sceaux dont il était président.

RENEE KERST est décédée en 2002.

Sa fille Dominique vient d'adhérer à son tour à notre Association.

Reprographié par la Société Reproduction Service
30, boulevard Verd de Saint-Julien
92190 Meudon

-
Dépôt légal mars 2004



Dauphin qui surmontait la fontaine de la place de l'église,
donnée par Colbert aux habitants de Sceaux.
Fonte XIX^e siècle.
Collection M.I.D.F. fonds Atget. Photo Pascal Lemaître (détails)